



HAL
open science

L'emploi du concept de propiedad dans la polémique gongorine

Marie-Églantine Lescasse

► **To cite this version:**

Marie-Églantine Lescasse. L'emploi du concept de propiedad dans la polémique gongorine. e-Spania - Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes, 2018, 29, 10.4000/e-spania.27486 . hal-03910715

HAL Id: hal-03910715

<https://hal.science/hal-03910715>

Submitted on 22 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'emploi du concept de *propiedad* dans la polémique gongorine

Marie-Eglantine Lescasse

Université Paris-Sorbonne, LEMH, Labex OBVIL

Résumé

Cet article a pour objectif l'analyse lexicométrique des emplois du terme *propiedad* au sein de la polémique gongorine. Après une mise au point sur les sens du terme de l'Antiquité au XVII^e, on observe les cooccurrents et contextes d'emploi de l'adjectif *propio* au sein du corpus édité par l'OBVIL (Projet Góngora), à l'aide des logiciels TXM et IRaMuTeQ. On démontrera que les puristes redéfinissent le castillan en langue intrinsèquement pure (ce que nous avons appelé l'internalisation des propriétés extrinsèques de la langue), redéfinition qui deviendra la prémisse d'un syllogisme frauduleux visant à dépeindre la langue gongorine comme impropre, voire, par hyperbole, non castillane.

Mots clés : *propiedad*, lexicométrie, cooccurrents, polémique gongorine, sentiment de la langue.

Resumen

Este artículo lleva a cabo un análisis lexicométrico de los empleos del término “propiedad” en los textos de la polémica gongorina. Tras recordar sus significados desde la Antigüedad, observamos los cooccurrentes y contextos de empleo del adjetivo “propio” dentro del corpus editado por el OBVIL en el marco del Proyecto Góngora, mediante el uso de los programas TXM e IRaMuTeQ. Mostramos que tiene lugar un proceso de redefinición de la lengua castellana como intrínsecamente pura (lo que llamamos la internalización de las propiedades extrínsecas de la lengua), base de un silogismo sofisticado, según el cual la lengua gongorina sería impropia y, de forma hiperbólica, no castellana.

Palabras claves : *propiedad*, lexicometría, cooccurrentes, polémica gongorina, conciencia lingüística.

Summary

This paper provides a lexicometric analysis of the uses of the word *propiedad* in the XVIIth century polemic surrounding Góngora's poetry. After a clarification of the different meanings of the word from the Antiquity to the XVIIth century, I study the co-occurrences and contexts of use of the adjective *propio* in the corpus edited by the OBVIL (Project Góngora) with the TXM and IRaMuTeQ softwares. I'll show that the purists newly define Castilian as a language which is inherently pure (what I called the internalization of the extrinsic proprieties of language); this new definition in turn becomes the premise of a sophistic syllogism that aims at depicting Góngora's idiolect as improper, and, in an exaggerated way, not Castilian.

Key words: *propiedad*, lexicometry, co-occurrences, polemic surrounding Góngora's poetry, language attitudes.

Nous mettons à contribution dans le présent travail¹ l'analyse lexicométrique pour montrer l'importance du concept de *propiedad* dans la polémique gongorine, qu'il s'agisse, nous allons le voir, du discrédit jeté sur une langue « impropre », ou de la représentation polémique de Góngora en « corrupteur de la langue »². Notre corpus est formé de quatorze des seize textes³ édités dans le cadre du Projet Góngora, dirigé par Mercedes Blanco au Labex OBVIL (Université Paris-Sorbonne)⁴, et publiés sur le site du Labex :

- *Carta de un amigo de D. Luis de Góngora en que da su parecer acerca de las Soledades que le había remitido para que las viese*, c. 1613.
- *Parecer de don Francisco de Córdoba acerca de las Soledades, a instancia de su autor*, Francisco Fernández de Córdoba, Abad de Rute, 1614.
- Un fragment de *El Pasajero*, Suárez de Figueroa, 1617.

¹ Je tiens à remercier Mercedes Blanco pour son aide et ses remarques précieuses pour la rédaction de cet article.

² La lexicométrie, discipline des Humanités Numériques, est ainsi définie par André Salem : « ensemble de méthodes permettant d'opérer des réorganisations formelles de la séquence textuelle et des analyses statistiques portant sur le vocabulaire d'un corpus de textes. », André SALEM et Ludovic LEBART, *Statistique textuelle*, Paris : Dunod, 1994, p. 315.

³ Pour notre analyse, nous avons enlevé les deux *Vidas* (celle de Paravicino et celle de Pellicer), car ces textes biographiques ne contiennent quasiment aucune réflexion sur la langue.

⁴ L'OBVIL (Observatoire de la vie littéraire) est un Laboratoire d'Excellence de l'Université Paris-Sorbonne, attaché à l'étude numérique des textes littéraires. Voir la page du projet Góngora sur le site de l'OBVIL : <http://obvil.paris-sorbonne.fr/projets/edition-digitale-et-etude-de-la-polemique-autour-de-gongora>

- *Epístolas de la Filomena*, Lope de Vega Carpio et Diego de Colmenares, 1621.
- *Epístolas de la Circe*, Lope de Vega Carpio et Diego de Colmenares, 1624.
- *Contra el Antídoto de Jáuregui y en favor de don Luis de Góngora, por un curioso*, Anonyme, 1624.
- *Discurso poético*, Juan de Jáuregui, 1624.
- *El culto graduado*, Alonso de Castillo Solórzano, 1625.
- *Vida y escritos de don Luis de Góngora*, fray Hortensio Félix Paravicino, 1628.
- Un fragment de *Pusilipo. Ratos de conversación en los que dura el paseo*, Cristóbal Suárez de Figueroa, 1629.
- *Vida de don Luis de Góngora*, José de Pellicer, 1630.
- “Prólogo” a las obras de fray Luis de León, Francisco de Quevedo, 1631.
- *Escrutinio sobre las impresiones de las obras poéticas de don Luis de Góngora y Argote*, Anonyme, 1633.
- *Sección V de la nueva idea de la tragedia antigua o ilustración última al libro singular de Poética de Aristóteles Stagirita*, Jusepe Antonio González de Salas, 1633.
- *Fragments du Compendio Poético*, Francisco del Villar, 1636.
- *Apologético en favor de don Luis de Góngora, príncipe de los poetas líricos de España, contra Manuel de Faría y Sousa, caballero portugués*, Juan de Espinosa Medrano, 1662.

Auxquels nous avons ajouté deux textes, édités mais non encore publiés sur le site de l’OBVIL :

- *Antídoto contra la pestilente poesía de las Soledades*, Juan de Jáuregui, 1614.
- Un extrait des *Noches claras*, Manuel de Faría y Sousa, c. 1624⁵.

⁵ Nous donnerons dans nos citations l’orthographe modernisée, afin de respecter les choix éditoriaux du Projet Góngora, et, pour les textes hors-polémique, afin de conserver une cohérence graphique pour l’ensemble des citations.

Alors qu'il est traditionnel de supposer que l'obscurité - reproche principal adressé au poète par ses détracteurs - est le thème majeur de la polémique provoquée par Góngora, nous nous proposons de montrer que le réseau sémantique et conceptuel qu'on peut mettre à jour autour de l'étiquette *propiedad* est au moins aussi important que celui qui a été exploré, avec des méthodes traditionnelles, par Joaquín Roses autour du terme *oscuridad*⁶. L'analyse des cooccurrents et des contextes d'emploi de *propiedad* grâce à la lexicométrie permettra de comprendre les différents sens que prend cette notion complexe, éloignée de ce que l'on appelle aujourd'hui « propriété de la langue ». On verra que les adversaires de Góngora mettent en place différentes stratégies rhétoriques de discrédit de la langue gongorine, dont le concept de *propiedad*, au carrefour de la rhétorique et de la linguistique, constitue le pivot. Entre resémantisations subreptices de ce qu'on entend par « castillan » et associations forcées, on analysera les prémisses sous-jacentes à leurs raisonnements.

La méthode sera celle de l'analyse lexicométrique : les logiciels TXM et IRaMuTeQ nous permettront de quantifier les usages de l'adjectif *propio* et identifier ses contextes d'emploi. Nous avons choisi d'utiliser deux logiciels différents en raison des spécificités de chacun : TXM est un outil idéal pour étudier les concordances, et IRaMuTeQ permet la visualisation des liens de cooccurrence sous forme de graphes. Les moyens numériques permettent d'obtenir des résultats fiables, chiffrés, exhaustifs. La textométrie repose sur une « réorganisation de la séquence textuelle » (André Salem) c'est-à-dire un réagencement du texte, qui n'est plus envisagé dans son déroulement linéaire, mais dans sa structure lexicale réticulaire (à travers les réseaux de cooccurrents). L'idée est de rapprocher des passages utilisant le même lexique, et donc susceptible d'aborder les mêmes idées : la mise en parallèle instantanée de fragments semblables chez des auteurs différents permet de repérer rapidement les sens divergents que reçoit un concept, et constitue un outil précieux pour l'analyse sémantique.

Avant d'entrer dans notre corpus et d'y voir à l'œuvre la textométrie, nous rappellerons ce que signifiait le concept de *propiedad* hors de la polémique, de l'Antiquité au XVII^e siècle – ponctuellement, l'étude des cooccurrents avec IRaMuTeQ nous aidera à mieux cerner le lien de synonymie existant entre *propiedad* et *dialecto* ; en prenant appui sur l'étude lexicométrique, nous verrons comment cette notion est élaborée et détournée pour construire une idéologie que l'on brandit contre Góngora et contre ceux qui l'admirent et l'imitent; on essaiera enfin de

⁶ Voir Joaquín Roses, *Una poética de la oscuridad. La recepción de las « Soledades » en el siglo XVII*, Londres : Tamesis Books, 1992.

mettre au jour les stratégies d'amalgame entre castillan et *propiedad* menées par certains auteurs que l'on peut qualifier de puristes, pour en comprendre les implications dans l'image qu'eut la langue gongorine au sein de la polémique.

Sens linguistiques et extra linguistiques de la *propiedad*

Propre qualifie d'abord l'appartenance d'une chose à un propriétaire (ex : « C'est sa propre maison »), puis l'appartenance d'un prédicat à un sujet, d'une propriété à un objet. Plus tard, de manière dérivée et secondaire, on appliquera l'adjectif et le substantif qui en provient aux questions de langue, qui nous intéresseront ici.

Selon la définition de Quintilien, la propriété est le fait de donner son nom à chaque chose (« *proprietas est sua cujusque rei appellatio* »)⁷. Il s'agit d'une qualité du style que doit posséder le bon orateur, consistant à appeler chaque chose par le nom que lui donne la convention, connue et appliquée par ceux qui connaissent bien la langue⁸. Il faut bien distinguer ce sens de « propriété des mots » de celui de la propriété de la langue en général, à laquelle nous nous attacherons maintenant.

Le *Diccionario de Autoridades*⁹ donne à *propiedad* neuf sens différents, dont nous ne donnerons ici que ceux qui intéressent notre sujet, en les commentant par la suite¹⁰. Les

⁷ Citée par Heinrich LAUSBERG, *Manual de retórica literaria. Fundamentos de una ciencia de la literatura*, Madrid : Gredos, 1966, 2, p. 48. Celui-ci écrit aussi : « *La cumbre de la proprietas [...] consiste en la expresión « atinada »* », *Ibid.*, p. 49.

⁸ Lorsqu'il fait référence à l'épithète, « propre » peut aussi être synonyme de « significative ». Il s'applique alors aux mots dont l'emploi est réellement utile au discours, au contraire des épithètes « ocieu[ses] » déconseillées par Du Bellay et Ronsard. L'emploi de mots propres rend le discours « substantiel » : convenance des termes aux objets nommés, justesse de l'expression et précision des mots sont alors les caractéristiques de la propriété de la langue. Voir à ce sujet Roland BÉHAR, « Qu'est-ce qu'un terme « significatif » ? Du bon usage de l'épithète poétique au XVI^e siècle, entre Espagne, Italie et Allemagne », *Seizième siècle*, 12, 2016, p. 339-353, p. 339-340.

⁹ Consulté en ligne : <http://web.frl.es/DA.html>

¹⁰ Les trois premiers désignent la propriété privée d'une chose : « *Lo mismo que dominio. Latín. Proprietas. PART. 3. tit. 2. l. 27. Ca propiedad tanto quiere decir, como el Señorío que el home ha en la cosa. CORN. Chron. tom. 1. lib. 1. cap. 10. Por todos estos títulos tenía derecho de propiedad* ». « *En términos de derecho se toma por el dominio de alguna cosa, considerado separadamente, y como desnudo de la utilidad, que disfruta por algún tiempo otra persona, distinta del Señor propio: como el usufructuario. Vale también lo mismo que hacienda, raíz. Latín. Fundus.* ». Cela donnera, appliqué à la langue, l'idée qu'elle est la propriété d'une communauté, ce qui lui appartient en propre. Le sens logique et philosophique, du propre, donnera, s'agissant de la langue, les qualités qui lui sont propres et qu'elle ne partage

acceptions que nous donnons ne se rapportent pas à proprement parler à la langue, mais nous faisons le postulat que ces sens extra-linguistiques peuvent nous dire quelque chose du sens pris par *propiedad* dans le domaine linguistique. Sur ces neuf définitions, seules les entrées 5 à 7 concentreront donc notre attention :

5) *Se toma también por la debida proporción, naturalidad o perfección con que se usa de alguna cosa o se habla de ella, sin quitar ni añadir circunstancia, que la altere o desluzca. Latín. Convenientia. Congruentia.*

6) *Se llama también la propensión o inclinación de costumbre, que alguno tiene a alguna cosa. Latín. Peculiaris inclinatio, vel proclivitas.*

7) *Se toma asimismo por semejanza o perfecta imitación: como en la Pintura, Música o otras cosas. Latín. Apta similitudo. Congruentia.*

La cinquième acception est à rapprocher de la notion aristotélicienne de vertu : c'est l'*arête* ou excellence¹¹. Appliqué à l'usage d'une chose ou à la manière d'en parler, cela implique qu'il existe une réalisation parfaite, excellente, d'user du langage, appelée *propiedad*. On verra plus loin à quoi peut correspondre cette *virtu* qui de la manière de parler se trouve déplacée à la langue. L'expression « *sin quitar ni añadir circunstancia, que la altere o desluzca* » désigne les accidents linguistiques, opposés à l'essence. Selon la définition aristotélicienne, les accidents sont des propriétés qui ne changent pas la nature d'une chose et qu'elle peut acquérir ou perdre sans perdre son identité (comme pour un chien d'être petit ou grand, sauvage ou bien dressé, ne change pas sa nature de chien), alors que l'essence est, dans un être, ce qui fait de lui ce qu'il est¹². Appliqué à la langue, cela revient à la figer dans une essence rêvée, que les puristes souhaitent immuable.

avec aucune autre, conformément à la définition 4 : « *Se llama también aquella calidad particular, que conviene privativamente a alguna cosa. Latín. Proprium, ij.* ».

¹¹ Voici la définition qu'en donne Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque* : « Il faut donc noter que toute vertu met finalement en bon état ce dont elle est vertu et, en même temps, lui permet de bien remplir sa tâche. Ainsi, la vertu de l'œil fait que l'œil est parfait et remplit bien sa tâche, car la vertu de l'œil fait que nous voyons bien. Pareillement, la vertu du cheval fait qu'il est un bon cheval et parfait pour courir, porter son cavalier et tenir devant les ennemis. », ARISTOTE, *Œuvres éthiques, politique, rhétorique, poétique, métaphysique*, Richard BODÉÛS (dir.), Paris : Gallimard, 2014, p. 36.

¹² « Puisque donc, parmi les étants, les uns sont toujours de la même façon et par nécessité, non par celle qui est appelée ainsi suivant la contrainte, mais par celle que nous appelons ainsi du fait que la chose ne peut être autrement, tandis que d'autres ne sont pas nécessairement ni toujours, mais le plus souvent, c'est là le principe et la cause de l'existence de l'accident, car ce qui n'est ni toujours ni le plus souvent, nous affirmons que c'est un accident. », *Ibid.*, p. 1030.

La sixième acception désigne la propension, le penchant qu'engendre l'habitude ou que l'habitude exprime (*inclinación de costumbre*). La langue tendrait ainsi vers certaines réalisations qui lui seraient propres.

Quant à la septième définition du *Diccionario* (ressemblance ou imitation), elle appelle le concept aristotélicien de mimésis, dans la *Poétique*. L'imitation, entendue ainsi, suppose toujours un écart entre l'imitation et l'objet de celle-ci¹³ : de la même manière, il y a toujours un écart, un fossé infranchissable de la langue, même cultivée, à sa réalisation excellente ou parfaite. C'est ce que supposent les substantifs *semejanza*, *imitación* : l'imitation n'est jamais réussie, une ressemblance n'est toujours *que* ressemblance, pâle copie d'un original à reproduire. Le résultat de l'imitation est une production imparfaite, tentative nécessairement infructueuse d'atteindre le modèle, résultat bâtard, un peu comme l'incarnation d'une Idée platonicienne¹⁴. Si l'on applique cette conceptualisation extra-linguistique à la langue, on peut dire que la langue idéale se situe toujours dans un ailleurs inaccessible. La langue, même élégante, n'est jamais parfaite dans sa propriété.

Le concept de *propiedad* suppose donc le paradoxe d'une essence¹⁵ (ce que Jenny appelle le « même ») irréalizable. Le contenu précis de cette propriété rêvée et les moyens de l'atteindre ne sont jamais clairement définis dans les traités du XVII^e – c'est précisément cette indéfinition qui fait de cet idéal puriste une norme¹⁶. Ce flou référentiel fait de la propriété de la langue, au sens où l'entendent les puristes, une « représentation imaginaire », « fiction théorique »¹⁷ suscitant un désir, la nostalgie d'une perfection inatteignable, et définissant la propriété comme un fantasme.

¹³ C'est ce que suppose la définition de la mimésis par Aristote dans la *Poétique*, *Ibid.*, p. 880. Il y a une différence de la chose représentée à l'image de la chose représentée, distance essentielle au processus d'imitation. De plus, ce qui plaît dans l'imitation n'est pas l'objet rendu mais la manière de le rendre.

¹⁴ Nos réflexions rejoignent celles de Laurent JENNY, « La langue, le même et l'autre », *Fabula-LhT*, 0, 2005, §3 : « Cette propriété [de la langue], c'est donc paradoxalement l'écart qui la fait exister, comme l'autre de ce qui s'écarte, comme l'altérité d'une altérité. »

¹⁵ Puisqu'on la souhaite immuable, *sin quitar ni añadir circunstancia*.

¹⁶ Gérard Milhe-Poutingon définissait ainsi la norme, implicite, comme « zone floue, inférentielle, dans laquelle se situe pour partie le bien dire ». Cité par Gilles SIOUFFI et Agnès STEUCKARDT (éd.), *Les linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, Bern, Berlin, Bruxelles : P. Lang, 2007, p. 11. Celle-ci se distingue de la règle, de l'ordre de l'explicite. *Ibid.*, p. 11.

¹⁷ Selon les expressions employées par Laurent Jenny. L. JENNY, *art. cit.*, paragraphe 3.

Après cette première prise de vue des applications au domaine du discours et de la langue des signifiés généraux du terme *propiedad*, il s'agit de rappeler ses signifiés proprement linguistiques, que nous trouvons dans des textes du XVII^e siècle, à l'époque qui intéresse la polémique gongorine. Covarrubias définit ainsi "idioma" dans le *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611) : « *vale tanto como propiedad de lenguaje, o la propia lengua de cada nación, graece ἰδιῶμα, latine IDIOMA, TIS, del nombre ἰδιος, peculiaris, specialis, proprius* »¹⁸. La propriété, traitée ici comme équivalent d'idiome, signifie donc la langue propre à une nation, qui lui est privative, ce qui, on le verra, implique son caractère unique: c'est la personnalité d'une langue, ce qui la distingue des autres et en fait un idiome singulier. Bien entendu, nation ne désignait pas à l'époque l'État-Nation, né des révolutions du XIX^e siècle, mais une *communauté* fondée sur l'ethnie ou la religion ; ainsi parlait-on de la nation morisque ou la nation gitane.

On retrouve la même idée dans le *Diccionario de Autoridades* : *idioma*: « *Lengua vulgar, propia y particular de cualquier nación. Es voz griega, que significa la propiedad* », à ceci près que propriété n'est plus un synonyme d'idiome, mais un signifié étymologique d'idiome, sens de l'étymon grec désormais perdu dans son dérivé moderne. L'équivalence idiome-*propiedad* s'était maintenue longtemps car Covarrubias la conserve au début du XVII^e et elle était alors ancienne puisqu'au XIII^e siècle, Roger Bacon définissait l'idiome comme propriété de la langue dans sa *Grammaire grecque*:

Idioma [...] es una determinada propiedad de lengua, que un pueblo usa según sus costumbres. Mientras otro pueblo de la misma lengua usa otro idioma. En efecto, idion en griego significa proprium en latín, y de allí procede idioma, o sea propiedad¹⁹.

Selon María Carreras et Raffaele Pinto, cette définition de *propiedad* comme langue propre d'une communauté serait l'effet d'une première prise de conscience linguistique dans les années 1200, nées de la confrontation d'explorateurs italiens avec l'altérité²⁰. Les premières

¹⁸ Sebastián DE COVARRUBIAS OROZCO, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Felipe MALDONADO (éd.), Madrid : Castalia, 1994, p. 659.

¹⁹ Cité et traduit par Raffaele PINTO, "Lenguaje y territorio en las crónicas de viaje a Extremo Oriente", in : Emma MARTINELL GIFRE et Mar CRUZ PIÑOL (éd.), *La consciencia lingüística en Europa. Testimonios de situaciones de convivencia de lenguas*, Barcelone : Promociones y Publicaciones Universitarias, 1996, p. 161-165, p. 163.

²⁰ María CARRERAS et Raffaele PINTO, "Los viajes a Extremo Oriente de Juan de Pian del Carpine (1246-1247) y Guillermo de Rubruk (1253-1255)", in : E. MARTINELL GIFRE et M. CRUZ PIÑOL (éd.), *La consciencia lingüística...*, p. 141-151, p. 151 et *passim*. Et "Los viajes de italianos a Tierra Santa", *ibid.*, p. 152-160.

remarques sur la spécificité des langues, leurs différences et leur autonomie seraient ainsi l'œuvre des missionnaires franciscains et ethnographes Nicolas de Poggibonsi et Juan Pian del Carpine. Ce dernier aurait utilisé l'expression « *lingua propria* » au sujet d'une langue d'Asie centrale dans son *Historia Mongolarum* (c. 1246)²¹.

La *propiedad* a donc longtemps signifié la même chose que « idiome », que l'on définit aujourd'hui comme :

- (1) Langue propre à une communauté, généralement une nation, un peuple.
- (2) Ensemble des moyens d'expression d'une communauté considéré dans sa spécificité.
- (3) Usage linguistique propre à une région, à une province, à un groupe social, indépendamment d'une structure politique, administrative ou nationale.
- (4) Manière de s'exprimer propre à une personne, à une époque, à un domaine, à un groupe de personnes, d'initiés, de spécialistes.

selon les quatre définitions données par le CNRTL²².

Le second sens linguistique de la *propiedad*, plus spécifique, désigne l'ensemble des *caractéristiques linguistiques* propres à une communauté humaine. Le maître de rhétorique Bartolomé Jiménez Patón, reprenant la définition de Gregorio López Madera, définit comme suit la *propiedad*, qu'il identifie au grec *dialectos*, dans l'*Elocuencia española en arte* (1604-1621) :

Y esto en que consiste la sustancia de las lenguas llamaron los griegos « idioma », lo cual se divide en dialecto y frases. Y así lo define Calepino diciendo: “Dialectos, es la propiedad de alguna lengua y lo que la tal tiene por particular, como son terminaciones en nombre y verbos, artículos y géneros, y otros atributos y accidentes inseparables en sí y distintos de las otras lenguas”²³.

L'idiome ou substance de la langue, selon la terminologie aristotélicienne, se divise en dialecte/*propiedad* (termes équivalents) et *phrasis*. La *propiedad* ou dialecte dénomme les caractéristiques d'un idiome, telles la présence ou l'absence de déclinaison des noms, les

²¹ R. PINTO, *art. cit.*, p. 165.

²² Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, en ligne : <http://www.cnrtl.fr/>

²³ Bartolomé JIMÉNEZ PATÓN, *Elocuencia española en arte*, Francisco J. MARTÍN (éd.), Barcelone : Puvill libros, 1993, p. 107. Je souligne. La *phrasis*, dont nous ne parlerons pas ici, désigne les tours, locutions, formules figées propres à une langue, en d'autres termes l'idiomaticité, selon la définition large que lui a donnée Jean-Josef Hausmann dans les années 1990, et que nous rappelons en III.

terminaisons, le régime des articles et des accords en genre et en nombre : autrement dit, l'ensemble des règles morphologiques d'une langue.

Le contenu du terme « dialecte » aux XVI^e et XVII^e est en fait ambigu : si les auteurs rapportent sa relation de synonymie à *proprietà* et *idioma*²⁴ et donnent pour exemple les variantes du grec ancien (attique, dorique, éolien, ionien, commun) et de l'italien (florentin, romain, napolitain, sicilien, lombard) ou de l'espagnol (valencien, asturien, galicien, portugais)²⁵, les domaines d'application du concept ne sont pas parfaitement clairs : le mot « dialecte » fait-il référence à *toutes* les caractéristiques propres d'une langue, y compris syntaxiques et phonologiques, ou seulement à sa morphologie, comme semblent l'indiquer Calepino et Jiménez Patón²⁶ ? En fait, si Varchi, Calepino et Jiménez Patón ne s'étendent pas

²⁴ Ainsi Benedetto Varchi, après avoir opposé à la théorie d'un vulgaire illustre, création artificielle des poètes à partir de l'ensemble des dialectes de l'italien, l'idée inverse de primauté génétique de la langue commune, la langue-mère, sur ses dérivés régionaux, remarque dans l'*Ercolano* (1570) que les dialectes se composent de la langue commune plus quelques propriétés particulières qui s'appellent proprement « idiomes », à ceci près que parfois « dialecte » et « idioma » sont employés l'un pour l'autre : « *ciascun dialetto era composto di due parti, cioè della lingua comune, e di quelle proprietà che esse aveano oltra la lingua comune, che si chiamavano propriamente idiomi* : sebbene cotali vocaboli talvolta si scambiano, pigliandosi l'uno per l'altro, e l'altro per l'uno » (je souligne), Benedetto VARCHI, *L'Ercolano, dialogo di M. Benedetto Varchi, nel quale si ragiona delle lingue ed in particolare della toscana e della fiorentina*, Milan : Società tipografica de classici italiani, 1804, II, p. 386. Chez Niccolò Liburnio, dans les *Occorrenze umane* (1544), la relation de synonymie, donnée de manière incidente, n'est pas explicitée : « [...] *la dotta Grecia usava in comune cinque distinzioni di lingue, come chiaramente siamo insegnati dalle scritture del greco Giovanni grammatico, e dal dottissimo Plutarcho : il quale chiama grecamente Dialetto, cioè proprietà della lingua. [...]* », (je souligne), Niccolò LIBURNIO, *Le occorrenze umane per Niccolò Liburnio composte*, Venise : Figliuoli di Aldo, 1546.

²⁵ « *La prima delle quai lingua nomata è Attica ; la seconda Dorica, e susseguentemente, eolica, ionica e comune. Si come, per cagione di esemplo, hoggidi lo idioma cioè proprietà della lingua Fiorentina, Romana, Napolitana, Siciliana, Lombarda, o se alcuno volesse più minutamente partire la varietà del sermone volgare hodierno di tutta l'Italia* », N. LIBURNIO, *op. cit.* « *Y así entre los griegos decimos haber cinco maneras de lengua con diferentes dialectos, que son la lengua ática, jónica, dórica, eólica y común. Y en España hay otras cinco, que son la valenciana, asturiana, gallega, portuguesa; las cuales se han derivado de esta nuestra quinta, o principal y primaria, originaria española, diferente de la cantabria* », B. JIMÉNEZ PATÓN, *op. cit.*, p. 107.

²⁶ Dans son ouvrage fondamental sur le nationalisme linguistique à la Renaissance, Lucia Binotti n'insiste à notre avis pas assez sur l'intégration des caractéristiques phonologiques et syntaxiques à la définition du dialecte. Lucia BINOTTI, *La teoría del "castellano primitivo". Nacionalismo y reflexión lingüística en el Renacimiento español*, Münster : Nodus Publ, 1995.

sur le contenu exact du terme, un passage de Gregorio López Madera atteste que *dialecto* s'applique aussi à la syntaxe et à la prononciation²⁷.

Un rapide excursus vers l'application de méthodes que nous définirons en II fournit une preuve quantitative de l'existence de ce sens de *propiedad* (dialecte) au XVII^e siècle. Nous avons utilisé ici IRaMuTeQ, logiciel de lexicométrie développé par Pierre Ratinaud à l'Université de Toulouse²⁸. Nous avons lancé l'Analyse des Similitudes (permettant d'identifier des cooccurents et sur laquelle nous reviendrons plus tard) sur le seul Prologue de l'*Elocuencia española en arte* du rhéteur espagnol Bartolomé Jiménez Patón²⁹ : l'algorithme a rapproché sur une même branche *propiedad*, *dialecto* et *vocablos* - un des éléments constitutifs du *dialecto* – (Fig. 1). La textométrie est donc apte à observer la sémantique de concepts complexes et dynamiques (dont le sens se transforme en diachronie et nous est devenu étranger) à travers leur contextualisation et l'observation des mots couramment associés. Nous décrivons plus bas les principes de la méthode et son intérêt crucial dans la découverte d'associations sémantiques invisibles à l'œil nu.

Fig. 1. Analyse des Similitudes du Prologue de l'*Elocuencia española en arte* de Bartolomé Jiménez Patón sur IRaMuTeQ.

La *propiedad* comporte donc deux sens principaux pour les linguistes du début du XVII^e : d'un côté, un sens général, selon lequel elle désigne le « génie » d'une langue, ce qui la différencie des autres³⁰, et cette langue en elle-même, en tant qu'idiome ; de l'autre, un sens

²⁷ “Y para tratar de esto menester es presupongamos en qué consiste la substancia de los lenguajes, que los Griegos llaman Idioma, la cual se divide en dialecto y phrasis, porque como los géneros de lenguas que hay y ha habido en el mundo para diferenciarse tengan vocablos, o palabras; y la compostura y trabazón de ellos en los vocablos, sus modos de regirlos y pronunciarlos consiste el dialecto”, Gregorio LÓPEZ MADERA, *Discurso de la certidumbre de las reliquias descubiertas en Granada desde el año de 1588 hasta el de 1598*, cité par L. BINOTTI, *op. cit.*, p. 45. Liburnio note aussi, plus incidemment: “Nel che il popolo natio d’Atene usava pronuncie, accenti, vocaboli, e altre dilicie propriamente dilettevoli dell’ Attica lingua” (je souligne), N. LIBURNIO, *op. cit.*

²⁸ Accessible en ligne : <http://www.iramuteq.org/> L’acronyme signifie « Interface de R pour les Analyses Multidimensionnelles de Textes et de Questionnaires ».

²⁹ Il s’agit d’un test mené dans le cadre d’une autre étude, en avril 2016.

³⁰ “La razón es que la propiedad de una lengua no sólo se conoce en que tiene vocablos propios, sino en que tiene dialectos y frases propias.”, B. JIMÉNEZ PATÓN, *op. cit.*, p. 106. (je souligne). Cette citation de l'*Elocuencia española en arte* montre que Jiménez Patón n’identifie pas seulement la *propiedad* au “dialecte” tel qu’il l’a défini plus haut, mais à la totalité des caractéristiques particulières d’une langue, qu’elles soient grammaticales (sens restreint de

particulier, où elle désigne plus spécifiquement ses caractéristiques linguistiques, surtout morphologiques. Cette définition première est cruciale pour comprendre à quel point le concept a été dévié de son sens initial par les polémistes. On verra que ce n'est pas la morphologie castillane qui est mise à mal chez Góngora, mais le « bon usage », tant dans son sens syntaxique que lexical.

Analyse lexicométrique des emplois de *propio* dans la polémique. Entre bon usage, association à la nation et redéfinition puriste

Dans cette seconde partie, on réalisera une analyse lexicométrique de l'emploi de l'adjectif *propio* dans la polémique gongorine, afin de comprendre comment et pourquoi le concept de *propiedad* a été utilisé dans la critique de l'idiolecte de Góngora.

La lexicométrie, ou statistique textuelle, est une méthode de fouille de textes assistée par logiciel, permettant de réaliser des mesures sur le lexique, en calculant les fréquences d'apparition des formes, des lemmes, des catégories grammaticales, d'obtenir l'ensemble de leurs cooccurrents, et de naviguer facilement parmi leurs concordances³¹. À l'aide des logiciels TXM, développé à l'École Normale Supérieure de Lyon dans le cadre du Projet Textométrie³², et IRaMuTeQ, nous avons examiné la partie éditée d'un corpus que l'on convient de nommer « polémique gongorine » (moins d'un tiers du total de ce que le projet Góngora envisage d'éditer), et dont les plus anciens que l'on connaisse datent de 1613³³: défenses, commentaires, attaques directes et violentes (*Antídoto* et *Discurso poético* de Jáuregui), ou masquées et déguisées sous le couvert de la louange (*epístolas* de Lope dans la *Filomena* et la *Circe*), conseils amicaux dans le cadre d'un *Avis* érudit (*Parecer* de Francisco Fernández de Córdoba), réflexions éparses dans des miscellanées (extraits du *Pasajero* de Suárez de Figueroa et des *Noches claras* de Faría y Sousa), nouvelles satiriques au contenu polémique (*El culto graduado* de Castillo Solórzano et *La culta latiniparla* de Quevedo). La confrontation de textes aux genres

propiedad) ou lexicales et idiomatiques – tout ce qui tient des phrases, tours ou locutions, « *modos de decir* ».

³¹ Voici la définition que donne André Salem de la statistique textuelle : « ensemble de méthodes permettant d'opérer des réorganisations formelles de la séquence textuelle et des analyses statistiques portant sur le vocabulaire d'un corpus de textes », A. SALEM et L. LEBART, *op. cit.*, p. 315.

³² L'équipe est constituée de Matthieu Decorde, Serge Heiden, Sébastien Jacquot, Alexei Lavrentiev et Bénédicte Pincemin. Voir le site du Projet : <http://textometrie.ens-lyon.fr/>

³³ Des premières manifestations de la polémique, sous forme épistolaire (*Carta de un amigo...*) en 1613, à l'*Apologético* d'Espinosa Medrano, paru en 1662. Voir la page du projet Góngora sur le site du Labex OBVIL : <http://obvil.paris-sorbonne.fr/projets/edition-digitale-et-etude-de-la-polemique-autour-de-gongora>

variés permet de mettre au jour des resémantisations du concept de *propiedad*, dans une approche « transdiscursive »³⁴.

Voici le détail de la méthode suivie : on a utilisé la fonctionnalité « Index » de TXM, conçue pour retrouver toutes les occurrences d'une forme dans un corpus donné. On a cherché tous les mots commençant par « prop » afin de moissonner les formes fléchies de l'adjectif *propio*, l'adverbe *propiamente* et le substantif *propiedad*. La syntaxe correspondant à cette requête en CQL (*Corpus Query Language*, le langage associé à TXM) est simplement : « prop.* ». « .* » signifie que l'on recherche tous les mots commençant par « prop » et suivis de n'importe quel caractère (.), autant que l'on veut (*) : cette syntaxe est très proche de celle des expressions régulières. On obtient alors l'index hiérarchique des occurrences des mots de la famille de *propio*³⁵, c'est-à-dire la liste des mots trouvés, rangés par ordre de fréquence, et la valeur de leur fréquence³⁶. On a ensuite utilisé la fonctionnalité « envoyer vers les concordances » pour chacune des lignes de la liste : on obtient à chaque fois les concordances, c'est-à-dire les KWIC³⁷, sous forme d'un tableau avec pour colonnes « textes_id », « contexte gauche », « pivot », « contexte droit », notre mot-clef constituant le pivot.

On est alors systématiquement retourné aux textes grâce aux liens hypertextuels mis en place entre les concordances et l'édition³⁸. Ce « retour au texte »³⁹ est une étape indispensable

³⁴ L'analyse textométrique se rapproche en ce sens de la perspective de la sémantique textuelle de François Rastier, et de la mise au jour de ce qu'il appelle une « doxa transdiscursive » : les resémantisations progressives d'un concept au fil de ses emplois, les inflexions et les contaminations qu'il reçoit. La doxa transtextuelle tient alors de l'idéologie. François RASTIER, « Doxa et sémantique de corpus », in : Georges-Elia SARFATI (dir.), *Langages*, « Discours et sens commun », Paris : Larousse : A. Colin, 2008, 2, 170, p. 54-68, p. 56, 57, et 61.

³⁵ Voici la définition d'« index » par André Salem : « liste imprimée constituée à partir d'une réorganisation des formes et des occurrences d'un texte, ayant pour base la forme graphique et permettant de regrouper les références relatives à l'ensemble des occurrences d'une même forme. », A. SALEM et L. LEBART, *op. cit.*, p. 314. Et d'« index hiérarchique » : « index dans lequel les formes-pôles sont classées selon l'ordre lexicométrique. », *Ibid.*, p. 314.

³⁶ En lexicométrie, on emploie le terme « fréquence » comme synonyme de « nombre d'occurrences », contrairement à l'emploi strict de « fréquence » qui normalement désigne une quantité relative. André Salem définit la fréquence : « (d'une unité textuelle) le nombre de ses occurrences dans le corpus », *Ibid.*, p. 314.

³⁷ *Key Word In Context*, d'après l'appellation donnée par l'un des pionniers de l'analyse contextuelle des concordances chez IBM, Hans Peter Luhn.

³⁸ Le logiciel réalise automatiquement une « Édition » du corpus, c'est-à-dire une présentation paginée, assortie des identifiants stables donnés aux textes.

³⁹ « Le corpus, comme ensemble construit de textes, est au cœur de l'analyse ; le retour au texte est une fonctionnalité centrale des logiciels de textométrie. L'approche textométrique est celle de la curiosité d'une lecture approfondie et renouvelée par la mise en évidence de

de l'analyse textométrique puisque c'est elle qui permet d'interpréter les résultats chiffrés, et donc de passer du quantitatif au qualitatif. Notre typologie donnée par la suite correspond au résultat de cette *analyse qualitative, et manuelle*, des résultats, conformément à la *méthodologie textométrique* :

[...] les mesures textométriques (fréquences, scores statistiques) sont utilisées pour le classement qu'elles induisent, dit « tri hiérarchique ». La pratique textométrique consiste alors à travailler sur des zones de la liste triée (notamment les extrêmes), et c'est un examen qualitatif (avec retour au texte, etc.), qui détermine l'interprétation⁴⁰.

Nous avons cependant fait le choix de ne pas conserver la totalité des sens pris par *propio* dans le corpus (on a notamment écarté les sens de « sens propre » et d'« expressivité ») pour nous concentrer sur ceux qui correspondaient mieux à notre propos : 1) « bon usage », 2) ce que nous avons appelé le « double critère de l'oreille », 3) le lien avec la patrie,.

Avant d'examiner en détail les contextes d'apparition des formes en *prop*, analysons brièvement les cooccurrents de *propio*. On a choisi d'utiliser le logiciel IRaMuTeQ afin de pouvoir visualiser les associations entre formes, ce que ne permet pas TXM. Pour calculer les cooccurrences, il faut d'abord lancer une classification sur le corpus : l'algorithme regroupe en classes les segments de texte présentant un lexique commun⁴¹. Au sein des classes obtenues, on a identifié *propio* comme forme associée à la classe 2, portant sur les langues (*latino, griego, italiano*), l'usage (*usar, uso*) et l'acceptabilité lexicale (*voz, palabra, remoto, diccionas, novedad, enriquecer*) (Fig. 2)⁴².

régularités non encore perçues. », Bénédicte PINCEMIN, « Sémantique interprétative et textométrie – version abrégée », *Corpus*, 10, 2011, p. 259-269, par. 13.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ L'algorithme est fondé sur l'analyse d'une table de contingence croisant en ligne les segments de texte, et, en colonne, les formes. On applique ensuite une AFC à cette table afin de regrouper les lignes possédant un profil similaire, c'est-à-dire contenant les mêmes formes. Sur la méthode Reinert, algorithme de *clustering* d'IRaMuTeQ, voir Max REINERT, « Une méthode de classification descendante hiérarchique : application à l'analyse lexicale par contexte », *Les cahiers de l'analyse des données*, 8, 2, 1983, p. 187-198, en particulier p. 188-191. Pierre RATINAUD et Pascal MARCHAND, « Application de la méthode ALCESTE aux « gros » corpus et stabilité des « mondes lexicaux » : analyse du « CableGate » avec IRAMUTEQ », *Actes des JADT*, 2012, p. 835-844, en particulier p. 836-837. Sur la méthode de l'Analyse Factorielle des Correspondances (AFC) en statistiques, voir Brigitte ESCOFIER et Jérôme PAGÈS, *Analyses factorielles simples et multiples. Cours et études de cas*, Paris : Dunod, 2016, p. 67-87, et, en particulier, sur le traitement des tables lexicales, p. 69-72.

⁴² *Propio* apparaissant en 34^e position dans la classe 2, notre capture d'écran ne pouvait contenir à la fois *propio* et les premières formes associées à la classe, par ordre d'apparition et donc de puissance d'association à la classe : *voz, latino, griego, palabra, lengua, oración, usar*.

Fig. 2. Profil lexical de la classe 2 sur IRaMuTeQ après *clustering* (Reinert)⁴³

Nous avons alors expérimenté sur *propio* l'Analyse des Similitudes⁴⁴, fondée sur des matrices de co-présence auxquelles sont appliqués les principes de la théorie des graphes⁴⁵, et permettant d'extraire les cooccurrents d'une forme donnée. Le graphe des cooccurrents du mot *propio* montre que le propre se pense toujours à l'aune du non propre, de la langue étrangère (*extranjero, remoto*), et des modèles antiques (*griego, latino*) ou contemporains (*italiano*) qu'il s'agit de surpasser (Fig. 3). Il contient aussi le signe de ce que nous avons appelé plus bas « internalisation des propriétés extrinsèques du castillan », dans l'association de *propio* à *hermoso, noble, blandura* et *llaneza*⁴⁶. L'intérêt du calcul est de donner un nouveau regard sur notre corpus, une vue de haut, et de faire apparaître des liens sémantiques auparavant noyés dans la masse textuelle. Il nous permet ici de confirmer l'intuition du lien de la naissance de la conscience linguistique avec la confrontation à l'altérité, mais il peut aussi s'avérer, comme on l'a vu avec l'exemple du Prologue de Jiménez Patón, un puissant outil heuristique pour la mise au jour de connotations insoupçonnées ou surprenantes⁴⁷.

Fig. 3. Graphe du mot *propio* obtenu sur IRaMuTeQ.

Passons à présent à l'analyse textométrique sur TXM. Une recherche à partir de la forme « prop » donne la répartition fréquentielle suivante (Fig. 4): *propio* est employé 33 fois dans la polémique, particulièrement chez Espinosa Medrano (11 occurrences) et Jáuregui (7 occ.).

⁴³ Le chi 2 est une mesure de la significativité de la liaison de la forme lexicale à la classe 2. « Eff. s.t. » désigne le nombre de segments de texte de la classe 2 contenant la forme en question ; « eff. total » le nombre de segments de texte dans tout le corpus classé contenant au moins une fois la forme ; le pourcentage correspond au nombre de segments de texte de la classe 2 dans lesquels la forme est présente par rapport à son effectif dans tout le corpus classé. Dans l'onglet supérieur, 212/1188 signifie que la classe 2 regroupe 212 segments de texte sur les 1188 segments de texte du corpus, soit 17,85% des segments. Voir la documentation d'IRaMuTeQ : <http://www.iramuteq.org/documentation/html>

⁴⁴ Sur l'Analyse des Similitudes, voir la documentation : http://www.IRaMuTeQ.org/documentation/fichiers/documentation_19_02_2014.pdf

⁴⁵ Sur la théorie des graphes, voir Didier MÜLLER, *Introduction à la théorie des graphes*, Cahiers de la Commission Romande de Mathématique, 6, 2012.

⁴⁶ Le logiciel IRaMuTeQ utilisé pour obtenir le graphique des cooccurrents ne permet pas de quantifier ces liens de cooccurrence.

⁴⁷ Comme cela fut le cas pour la relation de synonymie entre *propiedad* et *dialecto*, que le programme avait mis au jour avant que nous ayons pris connaissance de l'ouvrage de Binotti. Cela prouve l'efficacité et la puissance de la méthode, fondée sur une extraction automatique et sans a priori.

Propia est employé 19 fois, surtout chez Lope (6 occ.). Viennent ensuite le substantif *propiedad* (16 occ.), le féminin pluriel *propias* (11 occ.), le masculin pluriel *propios* (9 occ.), la variante graphique du masculin singulier *proprio* (7 occ.), l'adverbe *propiamente* (3 occ.), *propria* (2 occ.), *propriamente* (2 occ.), *proprios* (1 occ.), totalisant 103 occurrences. Sur ces 103 occurrences, 39 concernent la langue.

Fig. 4. Table lexicale des formes en *prop* sur TXM

1) *Propio* = caractéristique d'une langue, idiomatique, en lien avec le bon usage.

Avant de commenter ce premier sens que prend l'adjectif *propio*, nous ferons quelques remarques préliminaires sur la notion de « bon usage ». Celle-ci est étroitement liée à l'histoire linguistique française, et à la personne de Claude Favre de Vaugelas. Le célèbre « remarqueur » définissait dans ses *Remarques sur la langue française* (1647) le bon usage comme « la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps », érigeant les élites culturelles parisiennes, en particulier celles liées à la cour, en modèles du bien parler⁴⁸. Si l'on peut traduire « bien parler » par les syntagmes espagnols *bien hablar*, *hermoso hablar*⁴⁹, la notion française classique de « bon usage » a-t-elle pour sa part un équivalent dans l'Espagne classique ? À notre avis aucunement : les Espagnols réfléchissant sur la *propiedad* au XVII^e n'ont pas systématisé comme les remarqueurs français leurs idées sous la forme de résolutions de doutes lexicaux et syntaxiques. Ce qui distingue donc le « bon usage » français de la propriété castillane, associée aux bons auteurs à imiter, serait que l'idéal français représente un idéal *culturel* - socialement élargi, mais culturellement restreint, celui des « honnêtes gens » de Paris »⁻⁵⁰, alors que la *propiedad*

⁴⁸ Voir l'introduction de Zygmunt Marzys à son édition des *Remarques* : Claude FAVRE DE VAUGELAS, *Remarques sur la langue française*, Zygmunt MARZYS (éd.), Genève : Droz, 2009.

⁴⁹ C'est ce que nous déduisons de la lecture de l'article de Dietrich Briesemeister sur la conscience linguistique espagnole au Moyen Âge, bien que le syntagme *bien hablar* ne soit pas présent sous sa forme nominale mais sous la forme verbale *habla bien*. Dietrich BRIESEMEISTER, « Das Sprachbewußtsein in Spanien bis zum Erscheinen der Grammatik Nebrijas (1492) », *Iberoromanica*, 1, 1969, p. 35-55.

⁵⁰ Voir l'explicitation par Zygmunt Marzys de l'expression « la Cour » de Vaugelas comme communauté culturelle plutôt que comme classe sociale dans l'introduction de son édition : Claude FAVRE DE VAUGELAS, *op. cit.*, p. 21-22 : « Ce complément de définition contient à la fois une restriction géographique et un élargissement social. Paris – « la ville où le Prince réside » - étant considéré comme le siège par excellence de la cour, en sont exclus tous ceux qui, même s'ils sont nobles, vivent en province sans maintenir un contact constant avec la capitale. Mais d'autre part, « la Cour » désigne une communauté culturelle plutôt qu'une classe

espagnole, que nous avons traduit sous cet aspect « bon usage », serait un idéal *littéraire*, celui de la belle langue, cultivée, travaillée, soignée, prenant appui sur les modèles poétiques du passé (et en premier lieu Garcilaso de la Vega).

Peut-on alors conserver « bon usage » comme traduction de l'une des acceptions de *propiedad* ? Cela n'est possible qu'au prix d'une redéfinition du bon usage comme emploi des bons auteurs, pratiquant une langue travaillée, cultivée, et qu'il faut chercher à imiter. Nous utiliserons donc ici le terme « bon usage » uniquement dans ce sens, éloigné de celui que lui donnait Vaugelas et qu'il prend dans l'historiographie linguistique française⁵¹. Ce sujet mériterait en fait une étude à part entière.

Or, on trouve ce premier sens de *propiedad* comme « usage des bons auteurs » dans l'*Antídoto* de Juan de Jáuregui, où celui-ci examine l'emploi gongorin de l'hyperbate. Cette figure de construction ne serait pas idiomatique en espagnol, mais le serait en italien : « *Es de Boscán imitando al italiano, de quien es más propio y muy usado, como en Torcuato* »⁵². En premier lieu, une figure est donc caractéristique d'un idiome, si elle est « très utilisée » (« *muy usado* ») dans cette langue. La comparative (« *como en Torcuato* », renvoyant à Torquato Tasso) montre que ce n'est pas seulement l'usage au sens statistique⁵³ qui définit un trait comme propre, mais son emploi par les bons auteurs. La propriété signifie donc le bon usage, *en tant qu'institué* et pratiqué par les grands écrivains : la conception que l'on se fait au XVII^e de la propriété reste tributaire des écrits antiques sur la nécessité d'imiter un auteur canonique que l'on se choisit individuellement pour modèle, selon les conseils de Cicéron dans le *De*

sociale déterminée : y appartiennent tous ceux – nobles et roturiers, hommes et femmes – qui, même sans faire partie de l'entourage immédiat du roi, ont en commun le modèle de comportement (« politesse ») imposé par la cour. ».

⁵¹ Voir Danielle TRUDEAU, *Les inventeurs du bon usage (1529- 1647)*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1992.

⁵² Juan DE JÁUREGUI, *Antídoto contra la pestilente poesía de las Soledades*, José Manuel RICO (éd.), édition OBVIL à venir. Pour les textes de la polémique déjà édités, nous indiquerons le numéro de folio correspondant à la source ancienne.

⁵³ Nous appelons « norme statistique » ce que Gilles Siouffi et Agnès Steuckhardt appellent « norme objective ». Ceux-ci s'appuient sur la distinction que fait Françoise Gadet entre « norme objective » (« observable, [...] qui renvoie à l'idée de fréquence ou tendance ») et « norme subjective » (« système de valeurs historiquement situé, sens reflété par normatif ou normé, en conformité avec l'usage valorisé (la Norme, qui a pu être fictive) »). On pourrait aussi dire « norme prescriptive » et « norme statistique ». G. SIOUFFI et A. STEUCKARDT (éd.), *op. cit.*, « Présentation », X.

*Oratore*⁵⁴. En d'autres termes, les grands écrivains sont les arbitres de la *propiedad* de la langue : ce sont eux qui la créent, la maintiennent, l'infléchissent éventuellement.

2) *Propio* lié à la patrie, au naturel, natif, originel

Dans un ensemble plus important de fragments, *propio* entre en doublet avec des adjectifs signifiant l'origine (« *propias y nativas* », *natural*)⁵⁵. Ainsi chez Lope, à la fin de la septième lettre de la *Circe*, adressée à Diego de Colmenares, à propos du style enflé :

[es] *cosa que ha destruido gran parte de los ingenios de España con tan lastimoso ejemplo, que poeta insigne que escribiendo en sus fuerzas naturales y lengua propia, nacida en ciudad que por las leyes de la patria es juez árbitro entre las porfías de la propiedad de las dicciones y vocablos, fue leído con general aplauso, y después que se pasó al culteranismo, lo perdió todo* (fol. 194v)⁵⁶.

On ne sait pas à qui se réfère Lope dans ce passage⁵⁷. Dans tous les cas, la langue propre y est associée à une ville dont il est dit qu'elle constitue l'arbitre des disputes (*porfías*) sur la propriété des vocables. Il s'agit sans nul doute de Tolède, ville réputée pour la pureté du castillan qui y était pratiqué⁵⁸. Les sources de l'assimilation de la langue tolédane courtisane à la norme

⁵⁴ « Voici donc le premier de mes préceptes : indiquer à l'élève quel modèle il doit imiter et lui dire de s'exercer ensuite, le maître une fois choisi, à en donner une reproduction et une image fidèle. », CICÉRON, *De l'orateur*, II, Edmond COURBAUD (trad.), Paris : Les Belles Lettres, 1966, p. 43.

⁵⁵ Dans un passage sur la naturalisation des mots latins, Lope écrit : “*Aquí no excede ninguna lengua a la nuestra - perdonen la griega y la latina -; pero dejándola para sus ocasiones, podrá el poeta usar de ella con la templanza que quien pide a otro lo que no tiene, si no es que las voces latinas las disculpemos con ser a España tan propias como su original lengua*”, F. LOPE DE VEGA, *Epístolas de La Filomena...* (fol. 198r). « Propias » entre ici en concurrence avec “original” et désigne ce qui est natif du lieu. Faría y Sousa dans les *Noches claras* utilise le doublet “*no siendo nativas y propias*” refusant aux mots d'origine étrangère la même puissance de signification que les mots castillans : “*Porque siendo las palabras imágenes de los pensamientos, o [...] simulacros de aquellas cosas que concebimos en el ánimo, no siendo nativas y propias mal podrán expresar lo que se pretende*”, (je souligne) Manuel DE FARÍA Y SOUSA, *Noches claras*, Aude PLAGNARD (éd.), bientôt mise en ligne.

⁵⁶ Félix LOPE DE VEGA, *Epístolas de Diego de Colmenares y Lope de Vega (en La Circe)*, Pedro CONDE PARRADO (éd.), 2015, http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/Góngora/1624_colmenares-contra-lope/

⁵⁷ Voir la note 165 de Pedro Conde à son édition des lettres.

⁵⁸ Dans la seconde partie du *Quichotte* (1615), le *licenciado* se réfère ainsi au langage des courtisans de Tolède : “*Así es -dijo el licenciado-, porque no pueden hablar tan bien los que se crían en las Tenerías y en Zocodover como los que se pasean casi todo el día por el claustro de la Iglesia Mayor, y todos son toledanos. El lenguaje puro, el propio, el elegante y claro, está en los discretos cortesanos, aunque hayan nacido en Majalahonda [...]. Yo, señores, por mis pecados, he estudiado cánones en Salamanca, y pícome algún tanto de decir mi razón con palabras claras, llanas y significantes.*” (je souligne). Ici, le juriste associe pureté de la langue, élégance et clarté. En s'excusant presque (« *Yo, señores, por mis pecados* ») d'avoir étudié à

du *castellano puro*, ce que l'historien Fernando González Ollé appelle le « privilège idiomatique » de Tolède, seraient à chercher du côté de l'hégémonie juridique de la ville au Moyen Âge⁵⁹.

La langue *propia* est assimilée dans la citation de Lope à une langue « naturelle » (« *en sus fuerzas naturales y lengua propia* »). On entendait par « langue naturelle » la langue apprise dans l'enfance par imitation de la nourrice, sans règles, par opposition à la langue artificielle ou *grammaire*, apprise à l'école. Quintilien développe cette idée au premier livre du *De institutione oratoria*, au sujet du soin qu'il faut apporter à l'éducation des enfants en bas âge⁶⁰. Au XIV^e siècle, Dante donne la même définition du « parler vulgaire », synonyme de « langue naturelle »⁶¹. Dans le domaine hispanique, Bernardo Aldrete consacre un long passage à

Salamanque au lieu d'être né à Tolède, celui-ci implique que les qualités de *claro*, *llano* et *significante*, qu'il se pique de posséder, sont celles du castillan parlé à Tolède.

⁵⁹ Juan Ramón LODARES, « Alfonso el Sabio y la lengua de Toledo (Un motivo político-jurídico en la promoción del castellano medieval », *Revista de Filología Española*, 75, 1 / 2, 1995, p. 35-56. Dans cet article, Juan Ramón Lodares décrit l'uniformisation du droit castillan, inaugurée par Ferdinand III au début du XIII^e siècle, et continuée sous le règne de son fils Alphonse X le Sage. On assiste à un double processus qui répandra l'idée de l'« arbitrage linguistique » tolédan : d'une part, avec l'extension de l'application du droit romain justinien, les lettrés procèdent à une réforme terminologique. De nouveaux termes juridiques apparaissent, d'anciens sont modifiés ou modernisés, en même temps que de nouveaux concepts émergent. Cela a donné naissance à de nombreux « doutes » sur le sens de ces néologismes, qu'il fallait résoudre à l'aide d'un juriste ou d'un interprète. Par ailleurs, la centralisation juridique lancée par Fernand III voulait que tous les documents royaux fussent rédigés en castillan dans une même chancellerie, et donc dans une langue uniforme. Or à partir de 1206, la chancellerie castillane est rattachée à l'Archevêché de Tolède : c'est donc à Tolède que l'on rédigeait en castillan les lois, ce qui dotait la ville d'une nouvelle autorité juridique. Par collusion de ces deux phénomènes, linguistique et politique, Tolède a été perçue comme l'arbitre des doutes sur la langue juridique, et, par extension, sur la langue elle-même.

⁶⁰ « Avant tout, que les nourrices ne parlent pas une langue incorrecte ; Chrysippe souhaitait même que, dans la mesure du possible, elles fussent des sages ; en tout cas, il voulait que, pour le moins, on les choisît excellentes, autant que faire se pourrait. À vrai dire, c'est leur moralité qui, indubitablement, doit entrer avant tout en ligne de compte, mais il faut aussi cependant qu'elles parlent correctement. Ce sont elles que l'enfant entendra en premier lieu ; c'est leur vocabulaire qu'il s'efforcera de reproduire et d'imiter, et, par nature, nous gardons de façon très tenace toutes les impressions de notre enfance. [...] Donc que l'enfant ne s'accoutume pas, même quand il ne parle pas encore, à un langage qu'il lui faudra désapprendre. », QUINTILIEN, *Institution oratoire*, t. 1, Livre 1, Jean COUSIN (trad.), Paris : Les Belles Lettres, 1975, p. 57.

⁶¹ « [...] nous appellerons « parler vulgaire » celui auquel les petits enfants se familiarisent auprès de leur entourage quand d'abord ils commencent à distinguer les sons ou, pour le dire plus brièvement, nous affirmons que le parler vulgaire sans aucune règle est ce que nous recevons en imitant notre nourrice », Traduction de Philippe Cibois. Philippe CIBOIS, « Refonder l'enseignement du latin et du grec (2) : Heinz Wismann et le *De Vulgari Eloquentia* de Dante », en ligne : https://enseignement-latin.hypotheses.org/4660#identifier_0_4660.

l'importance de la nourrice pour l'acquisition du langage chez l'enfant⁶², en reprenant Quintilien. Chez San Vicente Ferrer, c'est la mère elle-même qui doit apprendre la langue au nourrisson, par la désignation répétée des objets quotidiens, associée à des diminutifs affectifs⁶³.

3) *Propio* opposé à l'étranger

Les antithèses fondées sur *propio* / *extranjero* ou *propio* / *peregrino*, sont très répandues, surtout chez Francisco Fernández de Córdoba et Jáuregui⁶⁴. Dans sa définition du *valiente escribir*, celui-ci exige : « *que, dentro de nuestra lengua propia, se fragüen elegancias peregrinas* » (fol. 25r)⁶⁵. La mise en balance de *lengua propia* / *elegancias peregrinas* prend ici valeur d'antithèse, suggérant l'antinomie de *propio* et *extranjero*. Jáuregui condense en un seul syntagme frappant (*elegancias peregrinas*) le paradoxe de la naturalisation des mots étrangers et le caractère remarquable de l'expression qui doit en résulter⁶⁶. *Peregrino* serait ainsi à lire en

⁶² « *para que uno la sepa bien y la hable como conviene y no viciosa ni rústicamente, es menester que ni las amas ni los niños con quien este tal viviere en el hablar no sean aldeanos, ni extranjeros, ni hablen groseramente, porque a los niños más se les pega lo malo que lo bueno y toda la vida quedan con aquellas faltas* », Bernardo José DE ALDRETE, *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que hoy se usa en España*, Lidio Nieto JIMÉNEZ (éd.), Madrid : Consejo superior de investigaciones científicas, 1972, p. 47. Bartolomé Jiménez Patón reprend lui-même ce passage d'Aldrete sans le citer et ajoute : « *De las cuales cosas algunos piensan que carecen porque la deprenden de sus madres dende la leche, que por eso se llama materna, y por eso fue alabado el lenguaje de los gracos : porque su madre supo muy bien el latín y ellos lo deprendieron de ella; porque esta fue vulgar en Roma, pues niños y mujeres, sin saber leer, la hablaban y sabían, como consta de Cicerón; y Quintiliano dijo que ella misma se daba como la hierba que naturalmente sin pantalla nace y, por esto, él deseaba que los maestros de esta lengua fuesen las amas que criaban los niños y los demás de la casa, y otros niños con quien tratase.* », Bartolomé JIMÉNEZ PATÓN, *Comentarios de erudición*, cité par Abraham MADROÑAL, « Sobre Jiménez Patón y el culteranismo a la luz de un texto inédito », in : María Luisa LOBATO et Francisco DOMÍNGUEZ MATITO (éd.), *Memoria de la palabra. Actas del VI Congreso de la Asociación Internacional Siglo de oro*, Madrid : Iberoamericana, vol. 2, 2004, p. 1203-1216.

⁶³ « *Cuando tenga tres años, la madre debe decirle cariñosa : “Hijo mío, mira aquí un ramicito, y un panecito, o cerecitas o higuitos* ». Vicente FERRER, *Sermons*, 1, 156. Cité par Julia BUTIÑÁ, « La conciencia lingüística en las letras catalanas de la Edad Media. Del campo histórico y del filosófico a la ficción », in : E. MARTINELL GIFRE et M. CRUZ PIÑOL (éd.), *La conciencia lingüística...*, p. 79-134, p. 126.

⁶⁴ Francisco Fernández de Córdoba écrit : « *Pero no solo en la repetición de las extranjeras querría se fuese vuestra merced a la mano, mas aun de las propias y comunes nuestras, no frecuentando el “ya”, ni el “si, no” [...]* » (fol. 141r), Francisco FERNÁNDEZ DE CÓRDOBA, *Parecer de don Francisco de Córdoba acerca de las Soledades, a instancia de su autor*, Muriel ELVIRA (éd.), 2015, http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/Góngora/1614_parecer/

⁶⁵ J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético...*

⁶⁶ Ce que l'on pourrait appeler le « *double bind* » du puriste, ou injonctions contradictoires, décrites par Jáuregui lui-même comme « *el arte de los funámbulos* », reprenant une métaphore utilisée par Pline, Horace et Lucien : « *Él mismo en la primera epístola del segundo*

syllèpe, dans son double sens d'« étranger » et de « rare, remarquable ». D'après le premier sens, le syntagme « *elegancias peregrinas* » fait figure de quasi oxymore.

4) Le *propio* synonyme de doux, clair, expressif, élégant.

Les puristes s'emploient à donner au concept de *propio* des sens qui normalement lui sont seulement adventices. Chez Lope, dans sa réponse à la lettre de Diego de Colmenares du 13 novembre 1621, incluse dans *La Circe*, la « *propia verdad* » apparaît ainsi en cooccurrence avec « *esa claridad castellana* » : « *Qué diré de esa claridad castellana?, ¿de esa hermosa exornación?, ¿de ese estilo tan levantado con la propia verdad de nuestra lengua?* » (fol. 194v)⁶⁷. Expression du purisme de l'auteur, l'emploi allusif du démonstratif « *esa* » qualifiant « *claridad* » suppose la référence à quelque chose supposément connu de tous; de cette manière, Lope transforme cette qualité de la langue en une forme d'évidence, une vérité indiscutable et une connaissance partagée. Mais qu'est-ce alors que cette propriété, réalisation linguistique parfaite, qui ne serait pas présente dans les vers de Góngora ?

Celle-ci reçoit avant tout une définition lexicale. Suárez de Figueroa, dans son *Pasajero* décrit ainsi le mot *propio* :

*Síguese (va prosiguiendo) que quien hubiere alcanzado con estudio y arte tanto juicio que pueda discernir si la voz es propia y dulce al sonido, o extraña y áspera, puede y tiene licencia para componer vocablos y enriquecer la lengua de palabras limpias, significantes, magnificas, numerosas*⁶⁸.

Le passage concerne les conditions d'acceptation de l'emprunt lexical. Il semble qu'une relation chronologique et logique (de conséquence) s'établisse entre la première partie de la phrase et la seconde : la personne instruite et de goût, une fois qu'elle a acquis l'expérience nécessaire au discernement esthétique (« *quien hubiere alcanzado con estudio y arte tanto juicio que pueda discernir [...]* »), peut ajouter des mots à la langue. Les vocables éligibles à l'emprunt doivent répondre aux critères de propriété et de douceur : c'est en vertu de ces qualités qu'ils pourront incorporer le trésor du vocabulaire espagnol. Le rapprochement de *propio* et de *dulce*, et de *extraño* et *áspero* nous porte ainsi à croire que *dulce* est l'une des réalisations du *propio*, et une de ses conditions *sine qua non*. Jáuregui utilisait ainsi, au sujet de

libro compara el perfecto escribir de los poetas al arte tan difícil de los funámbulos, de los que andan sobre la cuerda o maroma. » (fol. 20v), J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético...* Voir les notes 297, 299 et 300 de l'édition de Mercedes Blanco.

⁶⁷ F. LOPE DE VEGA, *Epístolas de La Circe...*

⁶⁸ Cristóbal SUÁREZ DE FIGUEROA, *El Pasajero*, Jonathan BRADBURY (éd.), édition à venir.

l'emprunt lexical, les expressions « *manifestar y ablandar* » et « *hacer suave y declarar* » en cooccurrence avec l'adjectif *propio*, comme si la douceur et la compréhension allaient de pair :

Luego las derraman acaso, sin abrigo de otras nuestras y propias, que las manifiesten y ablanden. [...] [La palabra de origen extranjero es aceptable siempre] que se aplique y asiente donde otras circunstancias y propias la hagan suave y la declaren, usándola en efecto en modo que parezca nuestra (fol. 7v)⁶⁹.

Mais qu'est-ce qu'alors qu'un mot « doux », et son inverse, un mot « âpre » ?

Le mot doux est celui qui s'incorpore au discours sans heurts, qui s'y fond sans y faire tache ou relief (d'où la métaphore qui évoque quelque chose d'aplani et sur quoi on glisse), bref celui qui n'arrête ni la prononciation ni la compréhension, le mot qui ne demande ni d'effort articulatoire ni d'effort de déchiffrement. Cette notion de douceur se décompose par ailleurs en deux éléments : l'agrément à l'oreille, et la décence.

1) Dans le premier cas, le doux est ce qui agréé à l'*oreille* espagnole, par des sonorités qui lui sont connues, habituelles, et donc acceptables et agréables, le goût étant ici fondé sur ce critère éminemment subjectif d'après lequel on aime ce qui nous est familier, ce à quoi on est accoutumé⁷⁰. Selon Michel Launay, il existerait, dans une langue donnée, un ensemble fini de combinaisons phonologiques acceptables par le locuteur, dont la détection, largement inconsciente, tiendrait de la « compétence morphophonologique » de celui-ci.⁷¹ De fortes

⁶⁹ J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético...*

⁷⁰ La notion de goût est essentielle dans la polémique, et surtout chez Jáuregui, qui emploie deux fois le syntagme « *los buenos juicios* », en plus de ses multiples utilisations du mot *juicio* : « *Oféndense los buenos juicios y juntamente se compadecen, viendo el disfraz moderno de nuestra poesía, que siendo su adorno legítimo la suavidad y regalo, nos la ofrecen armada de escabrosidad y dureza* » (fol. 1r) et « *Así que para entender ilustres versos supongo por oyentes, a lo menos, los buenos juicios y alentados ingenios cortesanos, de suficiente noticia y buen gusto, y sobre todo inclinados al arte* » (fol. 31v) (je souligne), *Ibid.* La personne de goût se confond avec l'arbitre de la propriété des dictionnaires qu'introduit dans son dialogue Suárez de Figueroa : c'est l'expérience répétée du beau qui permet le discernement du propre et de l'impropre, la justesse du jugement esthétique.

⁷¹ « Des règles implicites viennent limiter, partout, les types de combinaisons acceptables. C'est ainsi que l'espagnol n'admet en position finale qu'un nombre limité de phonèmes ou de groupes phonétiques. Tout locuteur de langue espagnole dispose d'une *compétence morphophonologique* qui lui permet, par exemple, de reconnaître que des signifiants tels que ORSA, ARSO, SORA, SARO... sont « bien formés » même s'ils n'existent pas, alors que *RSAO, *SROA, *AORS, *OARS... n'obéissent pas au modèle qu'il a intériorisé. Sur ce simple fait sont basés toutes sortes de jeux linguistiques, ainsi que le « *me suena* » de l'hispanophone, qui doit quand même bien vouloir dire quelque chose. [...] Le nombre réduit de phonèmes qu'utilise une langue permet, *a priori*, de produire une infinité de combinaisons, mais on s'aperçoit que la contrainte est sur ce plan très stricte : en chaque langue, les signifiants obéissent à certains *modèles* qu'il conviendrait d'explicitier (refus de certaines finales, de certains groupes consonantiques ou vocaliques, etc.). », Michel LAUNAY, « Trois questions sur l'apocope »,

contraintes, assimilables à un « interdit », pèsent sur le système. À notre avis, cet interdit au départ linguistique se transforme en interdit rhétorique dès lors que le mot d'origine étrangère, en apportant une combinaison phonologique inhabituelle dans le discours, introduit un facteur d'hétérogénéité, de disharmonie et de discordance au sein de l'ensemble « coulant » et « poli »⁷² que doit être le vers. Si le développement de Michel Launay porte sur le système *phonologique* de la langue, il nous semble que l'on peut l'appliquer aux critères *phonétiques* du vers acceptable : la première condition pour qu'un vers soit jugé « doux » est l'agrément articulaire qu'il procure, en lien avec l'habitude auditive. Le terme *oídos* est ainsi omniprésent chez Jáuregui qui en fait un critère essentiel de l'acceptabilité lexicale et du jugement esthétique⁷³. À l'inverse, Quevedo évoquait l'âpreté des prononciations gutturales de l'arabe et de l'hébreu au livre de IV de l'*España defendida*⁷⁴.

Une diction âpre⁷⁵ est celle dont la prononciation demande un effort, parce qu'elle dérange les habitudes articulaires par un arrangement insolite des phonèmes, qu'elle soit tombée en désuétude (archaïsme) ou venue d'un pays étranger (emprunt lexical). Jáuregui

Bulletin hispanique, t. 87, 3-4, 1985, p. 425-445, p. 430-431. L'expression usuelle « me suena », utilisée face à une combinaison acceptable, serait le signe de l'intériorisation des contraintes, que l'on pourrait appeler « inconscient phonologique de la langue ».

⁷² « L'arrangement consiste à disposer et à construire les mots, de telle façon qu'ils se joignent sans heurt ni solution de continuité, et même, si j'ose dire, en un assemblage étroit et bien poli. [...] il faut veiller à cet arrangement des mots : il donne à la phrase une étroite unité, de la cohésion, du poli, un cours toujours égal. Ce résultat, vous l'atteindrez, si vous unissez les mots aux suivants sans qu'il y ait entre eux de heurts désagréables ou d'hiatus trop profonds. », CICÉRON, *op. cit.*, p. 69-70. À cet égard, il nous semble que syntaxe, ordre des mots et lexique se rejoignent dans le critère de la « douceur » : rien ne doit venir heurter le discours, ni construction déstructurée, ni mot incongru ou à la morphologie non espagnole. Le retour aux formes savantes, d'origine latine, impulsées par la nouvelle poésie au XVII^e (comme *obscuro*), heurte autant les combinaisons phonologiques acceptables en espagnol, que les habitudes auditives.

⁷³ Au sujet des mots trop pompeux : « *Tuercen más y más las clavijas, hasta que con estrépito rompen las cuerdas, o bien las dejan tan tirantes y broncas, que hieren en nuestros oídos con insufrible disonancia* » (fol. 12r) (je souligne). J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético...* L'auteur utilise l'expression « *consultar el buen gusto del oído* » (fol. 17r) (je souligne) au sujet des introductions de vocables (J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético*).

⁷⁴ « *Y primero se ha de advertir que de todas estas lenguas usa la española, no obedeciendo al fastidio de las pronunciaciones guturales hebreas y arábicas, ni afectando los espíritus de usos de los griegos, ni hiriendo las letras u doblándolas como los godos.* », FRANCISCO DE QUEVEDO, *España defendida de los tiempos de ahora y de las calumnias de los noveleros y sediciosos*, Victoriano RONCERO LÓPEZ (éd.), Pamplona, EUNSA, 2013, p. 137.

⁷⁵ Qualificatif qui revient souvent dans la polémique. Par exemple chez Jáuregui : « *El discurso corriente de lo pensado es siempre de leve sustancia; y, siendo por sí mismo fácil y patente, se dificulta y cierra en bosques incultos de dicciones ásperas, y locuaces horrores.* » (fol. 39r-39v) (je souligne), J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético*.

déconseille ainsi l'emploi de *monipodio*, *catarro*, *pelmazo*, *sinfonía*, *escolimoso*, pourtant présentés comme d'origine grecque – ces mots viennent en fait du grec mais à travers le bas latin –, donc noble, car ils « sonnent mal » à l'oreille espagnole⁷⁶. Ces considérations ne sont pas sans réplique dans le champ même où la polémique se déroule⁷⁷. L'âpreté phonétique, fondée sur la répétition rapprochée des mêmes consonnes, notamment occlusives, ou dans la conjonction inélégante de voyelles dans le cadre de l'hiatus, peut cependant parfois être prise en bonne part, dans le cadre du style vigoureux, le quatrième style décrit par Démétrios de Phalère. L'*asprezza* est recommandée par le Tasse, qui suit en cela Démétrios mais simplifie sa théorie, comme l'un des moyens du style sublime et magnifique, un style qui demande de l'effort et de la tenue, comme le demande l'attitude du héros et du noble, en opposition au relâchement et à la facilité des situations familières et des personnages vulgaires.

2) Dans le second cas, cette douceur à l'oreille s'apparente au caractère convenable du signifié : le mot doux et propre est celui qui ne contient aucune signification « sale » ou choquante, autrement dit aucun contenu obscène, sexuel, ou scatologique.

Bartolomé Jiménez Patón encourage ainsi le recours à l'euphémisme, qu'il nomme significativement *eufonismos*, « aux sonorités harmonieuses ». Il mentionne Démétrios de Phalère à propos de la nécessité d'adoucir l'expression afin que rien ne puisse choquer l'oreille⁷⁸. Tout se passe alors comme si le bas, l'expression triviale, ou prosaïque, et en premier lieu celles liées à la sexualité et aux besoins naturels, étaient jugés d'un point de vue phonique⁷⁹.

⁷⁶ “*Estas voces, monipodio, catarro, pelmazo, sinfonía, escolimoso, y otras, son puramente griegas, y lustrosas y graves en su lengua, y de allí traídas a la nuestra. No por eso tendrán lustre o gravedad entre nosotros, ni jamás le tuvieron, sino desprecio y vileza (de poesía trato) porque se forman con desgracia a nuestros oídos, y no las acepta por nobles nuestro idioma*” (fol. 8r), (je souligne), *Ibid.*

⁷⁷ Voir plus haut, note 92.

⁷⁸ “*Es especie y modo de este tropo la eufonismos, la cual define Demetrio Falereo diciendo que es buen sonido de palabras de buen agüero porque es una locución que las cosas malas y aborrecibles, y los malos hechos, cubre y declara con palabras que suenen bien*”, (je souligne), B. JIMÉNEZ PATÓN, *op. cit.*, p. 146. L'auteur se réfère d'abord à l'usage antique de ne prononcer aucun mot qui pourrait porter malheur, puis consacre un développement à l'euphémisme proprement dit. Rejetant l'excès de la flatterie, il défend l'euphémisme comme marque d'urbanité et de courtoisie : « *Esto [la flatterie] no lo alabo, sino lo repruebo ; mas los primeros ejemplos sí, porque es cortesía y urbanidad española bien recibida [...]. También son locuciones por eufonismos las que usamos en nombrar las partes vergonzosas y sus usos, y las de necesidades de naturaleza [...].* », *Ibid.*, p. 148-149.

⁷⁹ “*De la cual también se usa cuando decimos del que está muy enfermo, que se quiere morir, siendo bien al contrario, que no quiere, mas porque dicho como a la verdad pasa sonaría mal, úsase de este término, que suena bien.*”, *Ibid.*, p. 149.

En fait, ce n'est bien sûr pas la sonorité elle-même qui est visée, mais l'inconvenance du référent : la puissance d'association du signifiant au signifié fait qu'un signifiant désignant un contenu obscène peut devenir lui-même choquant. L'euphonisme vise dès lors à produire un discours poli, dépourvu d'aspérités et d'éléments qui viennent heurter la réception de l'écrit poétique. Cette nouvelle importance de l'euphonisme est perceptible dans la vague d'euphémisation qui touche l'Espagne au XVI^e siècle, où les expressions atténuées désignant les déchets corporels (*andar del cuerpo, hacer uno de su persona, hacer del cuerpo, obrar, hacer aguas menores, verter aguas, evacuar los humores*) et les latrines (*las secretas, las necesarias*), se multiplient. Dans l'*Amadís* (1508), les étreintes sont volontairement écourtées par le biais de l'ellipse et du sous-entendu ou rendues moins explicites par le voile de l'euphémisme⁸⁰.

Or, cette volonté d'adoucissement ou de « rabotage » moral du discours va de pair, chez certains auteurs, avec une attention portée à la douceur et à l'agrément des *sonorités*. Les passages sur l'acceptabilité lexicale mêlent ainsi réflexions sur la morphologie et la phonétique (nécessité d'harmonie, de prononciation coulante), et sur le caractère convenable ou non des mots. Il faut alors faire attention à éviter *kakemphata* (suites de sons cacophoniques et à la signification obscène) et *æschrologies*, figures liant indécence des signifiés et dissonance. Francisco Fernández de Córdoba rend ainsi Góngora coupable d'*æschrologie*, vice de style consistant à utiliser des sonorités aux connotations impures :

Una sola fuera de parecer que desterrara vuestra merced de todo punto y es «conculcado» y «conculcar», porque tiene mucha parte de «æschrología», figura viciosa, que es uso de verbo u oración de sucia significación en el sonido y, así, no siendo necesario el usarlo, yo no lo usara (fol. 140v)⁸¹.

L'auteur conseille ainsi au poète d'éviter l'emploi du verbe *conculcar*, sans doute parce qu'il contient la syllabe "cul" (bien que les mots « culto » et « cultura » la contiennent aussi, sans entraîner, à ce qu'il paraît, les mêmes inconvénients). La « *sucia significación en el sonido* », qui associe à un signifiant des connotations « sales », s'ajoute au redoublement de l'occlusive vélaire sourde, jugée malsonnante en espagnol. On pourrait appeler ce lien indissociable de l'euphonie à la pudeur des signifiés le « double critère de l'oreille ». Si sonorités et signifiés ne sont pas toujours liés, le « double critère de l'oreille » est un sentiment typiquement puriste, en

⁸⁰ Comme à la fin du chapitre IV, où la pudeur de l'auteur mime le trouble des deux amants. Garci RODRÍGUEZ DE MONTALVO, *Amadís de Gaula*, Juan Manuel CACHO BLECUA (1^{re} éd. 1987), 2012, Madrid : Cátedra, p. 278.

⁸¹ F. FERNÁNDEZ DE CÓRDOBA, *op. cit.* Proche du *kakemphaton*, l'*æschrologie* s'en distingue par son caractère involontaire.

ce qu'il relie les critères d'acceptabilité linguistique (en ce qui concerne l'introduction de vocables, la syntaxe, etc) à des critères de « pureté » qui sont en fin de compte métaphysiques. L'angoisse de la souillure, physique et morale, caractérise ainsi les puristes. La souillure est entendue à la fois comme contravention à la pudeur - et les puristes rejoignent en ce sens la pudibonderie des précieuses françaises du XVII^e, et comme menace à l'intégrité du corps social, à travers l'idée de contamination, de mélange, qui pour les puristes est d'abord lexicale, mais a évidemment une portée plus large (nationale, généalogique). Le caractère inextricable de l'association explique les jeux poétiques fondés sur son infraction, comme dans le sonnet 535 de Quevedo, où l'auteur utilise la cacophonie pour évoquer les excréments et les fluides corporels (larmes, bave, morve, semence)⁸². Cette ingénieuse et plaisante « disharmonie imitative »⁸³ s'appuie sur les jeux phoniques des paronomases (*caca, mama, coco, baba, moco*), et sur la condensation grotesque des déchets corporels dans les doublets finaux du premier quatrain (« *lágrimas y caca* », « *baba y moco* »). L'entrelacement du phonétique et du bienséant pour l'acceptation des vocables est perceptible dans la fin de la citation de Suárez de Figueroa, où la première épithète venant qualifier les mots acceptés est *limpio*. On voit ici que la prononciation douce (« *dulce al sonido* ») est indissociable de la pureté (*limpios*) des vocables⁸⁴.

⁸² “*La vida empieza en lágrimas y caca, luego viene la mu, con mama y coco, síguense las viruelas, baba y moco, y luego llega el trompo y la matraca. En creciendo, la amiga y la sonsaca: con ella embiste el apetito loco; en subiendo a mancebo, todo es poco, y después la intención peca en bellaca. Llega a ser hombre, y todo lo trabuca; soltero sigue toda perendeca; casado se convierte en mala cuca. Viejo encanece, arrúgase y se seca; llega la muerte, y todo lo bazuca, y lo que deja paga, y lo que peca*”, Francisco DE QUEVEDO, *Poesía completa*, II, José Manuel BLECUA (éd.), Madrid : Turner, 1995, p. 18.

⁸³ Nous employons cette expression (« disharmonie imitative ») pour signifier l'inverse de l'harmonie imitative : ici, la volonté de rendre des signifiés répugnants par des sonorités désagréables.

⁸⁴ Le doublet antinomique « *propia y dulce* » / « *extraña y áspera* » confirme le lien essentiel de la *propiedad* à la suavité du discours. Le *propio* est donc aussi opposé à l'*extraño* : c'est ce qui est familier, habituel, propre au castillan, contre l'étrange, l'inconnu, l'inaccoutumé.

À travers cette association au doux, la *propiedad* ou « double critère de l'oreille » désigne donc à la fois l'euphonie et la pureté des signifiés, dans une collusion du métaphysique et du linguistique⁸⁵. Le *propio* désignerait ce qui est conforme aux habitudes phoniques du castillan, au *decorum* social (défini lui aussi comme harmonie⁸⁶) et s'opposerait aux éléments hétérogènes (mots étrangers, graphies latinisantes), entendus comme dissonants.

Les stratégies puristes de la critique de la langue gongorine comme langue impropre, entre resémantisations forcées et raisonnements frauduleux

En tenant compte des différents sens que prend le concept de *propiedad* dans et hors de la polémique, voyons quelques-unes des stratégies rhétoriques de discrédit de la langue gongorine. Celles-ci s'appuient sur deux mécanismes principaux, le premier d'ordre sémantique (1), le second d'ordre argumentatif (2) :

(1) L'internalisation des qualités extrinsèques de la langue castillane

(2) Le syllogisme suivant :

(a) La langue castillane est belle, douce, élégante, toutes qualités qui dessinent la *propiedad*

(b) Or la langue gongorine est impropre

(c) Donc la langue gongorine n'est pas castillane

(1) L'internalisation des qualités extrinsèques de la langue castillane

Le tour de force des puristes consiste à assimiler langue élégante et idiome castillan, en incorporant au sein de la définition du castillan des qualités qui lui sont normalement seulement adventices. Ainsi dans « *esa claridad castellana* » commenté plus haut, le démonstratif allusif transforme les sèmes afférents⁸⁷ d'un certain castillan aux yeux de ses thuriféraires (doux, clair,

⁸⁵ L'analyse des liens de la pureté linguistique aux concepts anthropologiques du pur et de l'impur, dans ses rapports au corps, au tabou (ce que nous avons appelé ici « métaphysique »), et à la politique, mérite une étude à part.

⁸⁶ Heinrich Lausberg définit le *decorum* comme “[lo que] *afecta a la relación del conjunto del discurso y de sus partes integrantes con las circunstancias sociales del discurso*”, H. LAUSBERG, *op.cit.*, p. 376, puis, au paragraphe sur l'*aptum*, comme “*la armónica concordancia de todos los elementos que componen el discurso o guardan alguna relación con él: la utilitas de la causa, los interesados en el discurso (orador, asunto, público), res et verba, verba con el orador y con el público, las cinco fases de la elaboración entre sí y con el público*”, *Ibid.*, 1, p. 233.

⁸⁷ Voir François RASTIER, *Sémantique interprétative*, Paris : Presses universitaires de France, 2009, p. 42-47. Les sèmes (ou traits sémantiques) afférents ne distinguent pas le concept, ne définissent pas ce qu'il est intrinsèquement, mais font partie des idées qui lui sont couramment

élégant, expressif), en traits distinctifs de la langue castillane. On a une forme d'internalisation de qualités externes au concept de castillan, une redéfinition du castillan en langue intrinsèquement et nécessairement douce, claire, élégante, et expressive. Les sèmes adventices de pureté, de clarté, de douceur n'ont ainsi pas seulement été renforcés, mais bien transformés en sèmes inhérents : une chaise peut être décrite avec les sèmes « avec ou sans bras », « avec ou sans dossier », « pour une personne ou plusieurs »⁸⁸, mais il est désormais impensable de décrire le castillan selon les disjonctions « pur ou impur », « clair ou non », « élégant ou non », « expressif ou non », ces qualités positives étant devenues des propriétés intrinsèques de la langue. On a donc bien un processus de redéfinition puriste du castillan, et la notion de « castillan impur » deviendrait un oxymore.

La première étape du rejet puriste de Góngora consiste donc d'abord dans la redéfinition du castillan en langue parfaite, dotée de toutes les qualités de pureté et de douceur d'une langue *propia*. Cette internalisation étant le fruit d'une manipulation rhétorique via le choix du démonstratif allusif, le syllogisme cité est fondé sur des prémisses non vérifiées ou frauduleuses. Celui-ci n'est jamais explicitement formulé par les polémistes, mais il sous-tend l'ensemble des métaphores de la langue gongorine comme langue étrangère⁸⁹.

La seconde prémisse consiste à décrire la langue gongorine en langue « impropre ». Celle-ci s'appuie sur le glissement de sens qu'on opère de la *propiedad* linguistique (l'ensemble des caractéristiques morphologiques, syntaxiques, phonologiques de la langue) à la *propiedad* rhétorique (le bon usage, la *consuetudo*, l'élégance de l'expression). Dès l'Antiquité, lorsque Quintilien définit la *proprietas* comme adéquation des mots aux choses, il a en vue l'élégance de l'expression, le bon usage, celui des gens distingués⁹⁰. Le passage de l'un à l'autre réside sans doute dans la rareté de l'expression juste, qui lui confère une forme de distinction. Cette assimilation d'un concept normalement linguistique à un critère *rhétorique* du bien parler est

associées. Il s'agit de traits virtuels appartenant aux connaissances encyclopédiques liées à l'objet en question, relevant de codifications sociales, de normes culturelles, à différence des traits inhérents, qui relèvent du système fonctionnel de la langue.

⁸⁸ Un exemple très éclairant pris par François Rastier est celui du mot anglais « fox ». Un renard peut par surcroît être malin, mais le mot « fox » appliqué à l'homme implique nécessairement le sème de l'intelligence. De *fox* animal à *fox* humain, le trait /*cunning*/ passe du statut de sème afférent à celui de sème inhérent. *Ibid.*, p. 45.

⁸⁹ Voir plus bas, note 148 de cet article.

⁹⁰ L. BINOTTI, *op. cit.*, p. 51.

renforcé à la Renaissance en même temps que se développe une porosité croissante entre les deux domaines, rhétorique et linguistique⁹¹.

C'est donc en vertu de ce passage de la *propiedad* linguistique à la *propiedad* rhétorique que la langue gongorine a pu être jugée impropre : si l'on cherche à appliquer les critères de la première (la *propiedad* linguistique) à la langue de Góngora, on s'aperçoit que celle-ci ne contrevient nullement aux règles grammaticales du castillan. Dans le vers final de la troisième octave du *Polifemo*, qui clôt la dédicace au comte de Niebla (« *tu nombre oirán los términos del mundo* »), l'adjectif possessif « tu », l'absence de déclinaison des noms, l'article masculin pluriel « los », l'accord subséquent du nom « términos », la conjugaison du verbe à la troisième personne du pluriel, sont tous conformes aux règles grammaticales et à la morphologie castillane. Dans les vers « *Ninfa de Doris hija la más bella / adora que vio el reino de la espuma* »⁹², l'écart à la *propiedad* est plutôt lié à l'ordre des mots qu'à la morphologie : il se situe dans la postposition du nom par rapport à son complément (*de Doris hija* au lieu de *hija de Doris*), l'antéposition du substantif par rapport à son épithète superlative (*Ninfa la más bella*) et au verbe (*adora*), la modification de la séquence antécédent + subordonnée relative par l'intercalation du verbe (*la más bella adora, que vio*). L'accumulation descriptive, associée au superlatif, exprime l'adoration de l'amant. C'est donc bien ici l'ordre des mots, et non la morphologie de la langue gongorine, qui contrevient aux « lois de l'idiome ».

Pour ce qui est de la *propiedad* rhétorique, on pourrait en distinguer deux définitions : celle de l'emploi idiomatique de la langue d'un côté ; celle de l'élégance des bons auteurs de l'autre. La *propiedad* correspond, dans son premier sens, à tout ce qui est idiomatique dans une langue donnée, c'est-à-dire ce qui lui est propre, diffère des autres langues et ne reçoit pas d'explication rationnelle. Il recoupe alors la notion moderne d'idiomaticité, entendue de manière large comme l'ensemble des expressions figées ou stéréotypes, mais aussi des préférences, collocations, et associations courantes d'une langue. Jean-Josef Hausmann définit ainsi l'idiomaticité :

⁹¹ *Ibid.*, p. 51. Marc Fumaroli a ainsi remarqué que l'utilisation de critères rhétoriques (comme la douceur, l'expressivité...) dans les louanges des langues au XVI^e revenait à « faire fusionner le concept de la langue avec celui de style » puisqu'on utilise pour décrire l'idiome des qualités normalement dévolues au style, à l'usage non courant, mais éloquent, de la langue. Marc FUMAROLI, « L'apologétique de la langue française classique », *Rhetorica*, 2, 1984, p. 139-161.

⁹² « *Ninfa de Doris hija la más bella / adora que vio el reino de la espuma ; / Galatea es su nombre y dulce en ella / el terno Venus de sus Gracias suma* », Luis DE GÓNGORA, *Fábula de Polifemo y Galatea*, Jesús PONCE CÁRDENAS (éd.), Madrid : Cátedra, 2010, p. 159.

[...] l'idiomaticité des locutions, des collocations, des constructions, cela signifie - au lieu d'une combinabilité libre et illimitée des mots- toutes sortes de figements, de semi-figements, de restrictions, de préférences contextuelles⁹³.

Le bon usage correspond donc, entre autres, à l'idiomaticité⁹⁴, comme en attestent les exemples pris par Vaugelas dans ses *Remarques sur la langue française* : l'observation du caractère idiomatique de « lever les yeux *au* ciel » et non pas « *vers* le ciel »⁹⁵ tient de la description des « phrases » ou manières de parler, terme que l'on retrouve dans l'expression anglaise *phrasal verbs* qui renvoie aux verbes à préposition. L'importance du choix des prépositions comme critère d'idiomaticité est justement soulignée par Hausmann dans l'article cité⁹⁶.

Or, les syntagmes gongorins, souvent surprenants, incongrus, représentent l'inverse exact d'une collocation⁹⁷, puisque leur probabilité d'apparition chez un locuteur espagnol du

⁹³ Franz-Joseph HAUSMANN, « Tout est idiomatique dans les langues », in : Michel MARTINS-BALTAR (éd.): *La locution entre langue et usages*, Fontenay/St. Cloud : ENS Éditions, 1997, p. 277-290, p. 284-285.

⁹⁴ En fait le bon usage ne se borne pas à l'idiomaticité, mais inclut aussi des remarques sur la prononciation euphonique, comme le montre le passage de Vaugelas sur le « l' » explétif après « si » : la préférence de « l'on » face à « on » est guidée par un souci d'élégance phonétique : « À cause de la rencontre des deux voyelles en ces deux petits mots, *si on*, plusieurs écrivent toujours, *si l'on*, excepté en un seul cas, qui est, quand après le *n*, il suit immédiatement un *l*. Par exemple ils diront *si on le veut*, et non pas *si l'on le veut*, parce qu'il y a un *l* immédiatement après le *n*, et que des deux cacophonies, il faut choisir la moindre. Car si, *si on*, blesse l'oreille, *si l'on le*, à leur avis, la blesse encore davantage », Claude FAVRE DE VAUGELAS, *op. cit.*, p. 128-129.

⁹⁵ « Par exemple, on dit d'ordinaire *lever les yeux au ciel*, [...] c'est parler français que de parler ainsi ; néanmoins [...] ils trouvent bon de dire aussi *élever les yeux vers le ciel*, et pensent enrichir notre langue d'une nouvelle *phrase* [je souligne] ; mais au lieu de l'enrichir, ils la corrompent ; car son génie veut qu'on dise *levez*, et non pas *élevez les yeux, au ciel*, et non pas *vers le ciel* », *Ibid.*, p. 97.

⁹⁶ F.-J. HAUSMANN, *art. cit.*, p. 284.

⁹⁷ Le linguiste Igor Mel'cuk définit ainsi la collocation : « Un phrasème sémantique est une collocation si et seulement s'il n'est contraint que dans un seul de ses constituants (si et seulement s'il est mi-contraint) et qu'il est sémantiquement compositionnel », Igor MEL'CUK, « Phrasèmes dans le dictionnaire », in : Jean-Claude ANSCOMBRE et Salah MEJRI (éd.), *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 41-61, p. 45. Il s'agit ainsi de distinguer la collocation du cliché qui est, lui, entièrement contraint. Par exemple, le syntagme « amour fou » est une collocation, car la base, « amour », est choisie librement, alors que l'épithète, « fou », est contrainte. « Une collocation est alors un syntagme AB qui satisfait aux trois conditions suivantes :

1. Le sens d'AB est constitué de façon compositionnelle des sens de ses constituants : 'AB' = 'A' ⊕ 'B'.

2. Un de ses constituants, par exemple A, est sélectionné librement – pour son propre sens 'A',

Siècle d'Or, avant les développements de la nouvelle poésie, était très faible. L'idiolecte gongorin ressemble bien à cette combinatoire « libre et illimitée » des mots décrite par Hausmann : les syntagmes ne sont pas choisis en vertu de leur fréquence d'association, mais pour leur expressivité. Par exemple, une recherche sur le CORDE montre qu'*imitador* n'a jamais reçu d'épithète entre 1500 et 1613, avant le syntagme « *imitador undoso* » décrivant la chevelure sombre du cyclope dans le *Polyphème*⁹⁸. Les compléments de noms les plus couramment associés à *imitador* étaient auparavant « *de Cristo* »⁹⁹, « *de su/la virtud* »¹⁰⁰. À partir de 1613, l'association d'une épithète au substantif *imitador* est reprise par Jáuregui, dans ses *Rimas* (1618) (« *del rayo y trueno imitador sangriento* »). L'imitation de Jáuregui montre qu'en réalité le poète introduit une nouvelle idiomaticité, de nouvelles possibilités d'associations, et peut-être même de nouvelles collocations. Góngora a-t-il introduit des collocations en langue ? Ses imitateurs ont ressenti à sa suite une semi-contrainte puissante dans le choix des épithètes associées à certains substantifs. Par exemple, l'association de l'adjectif *dudosa* à *luz* au vers 72 de la neuvième octave du *Polifemo* ne connaît d'après le CORDE que cinq précédents au XVI^e siècle (chez Boscán, Hurtado de Mendoza, Herrera, Rufo, Barahona de Soto, et Balbuena), alors que cette *junctura* est employée à douze reprises de 1612 à 1678, et notamment chez les imitateurs de Góngora : le comte de Villamediana, Jáuregui, Paravicino, Enríquez Gómez et Sor Juana Inés de la Cruz, mais également chez Cervantes, Balbuena, Calderón et Quevedo. Il est cependant difficile de déterminer ce qui relève de l'imitation consciente ou de la semi-contrainte linguistique. Il faudrait aussi trouver d'autres collocations introduites par Góngora et créer un outil pour quantifier le semi-figement qu'elles introduisent en langue castillane, mais ce n'est pas notre propos ici.

alors que B est sélectionné en fonction de A. (Une collocation est mi-contrainte.)

3. Le sens du constituant sélectionné librement, donc de A, est le pivot sémantique du sens 'AB', de sorte que 'AB' = 'A' ⊕ 'B'.

Le lexème A est la base de la collocation, et B est son collocatif. », *Ibid.*, p. 46. À l'inverse, le cliché « Abondance de bien ne nuit pas » n'est pas modifiable, il est entièrement contraint.

⁹⁸ « *Negro el cabello, imitador undoso / de las obscuras aguas del Leteo* », L. DE GÓNGORA, *op.cit.*, p. 157.

⁹⁹ 13 occurrences, en comptant la variante *Jesucristo*, présentes chez Alfonso de Valdés (*Diálogo de las cosas acaecidas en Roma*), Bernardo Pérez de Chinchón (*La lengua de Erasmo nuevamente romanizada por muy elegante estilo*), fray Luis de Granada (*Traducción de la Imitación de Cristo de Kempis, Libro de la oración y meditación*), Francisco de Osuna (*Quinta et Sexta parte del Abecedario espiritual*), Juan de Valdés (*Comentario sobre la primera epístola de San Pablo*), San Pedro de Alcántara (*Tratado de la oración y meditación*).

¹⁰⁰ 2 occurrences, chez fray Luis de Granada (*op. cit.* et *Adiciones al Memorial de la Vida cristiana*) et une avec l'article défini chez Esteban de Garibay (*Memorias de Garibay*).

Pour ce qui est du bon usage au sens d'expression élégante, en lien avec l'ordonnement des mots des bons auteurs, peut-on dire que Góngora le respectait¹⁰¹ ? L'usage élégant doit se conformer aux critères de la belle langue définis par Cicéron dans le *De oratore*, et notamment à un ordonnancement « coulant » des mots¹⁰². Cette notion de facilité, très proche de ce que l'on entend sous le terme de « naturel » dans la France du Grand Siècle¹⁰³, s'attache à une syntaxe où chaque élément semble à sa place et où les relations se découvrent d'emblée, chaque élément, sitôt appréhendé, ayant une catégorie grammaticale et une fonction immédiatement reconnaissable ; un tel ordre des mots est jugé « doux » et « poli ». On trouve dans la polémique entre Herrera et Fernández de Velasco autour de l'œuvre de Garcilaso un indice de l'assimilation de cette « douceur » à une expression simple et naturelle, opposée aux bouleversements de l'ordre habituel des mots. Dans son commentaire au sonnet 17 de Garcilaso, Herrera relie ainsi douceur, pureté et *llaneza* :

*La composición de este soneto es blanda y suave, y así el estilo es jocundo, porque ni quiere, ni en efecto añade gran dignidad a las cosas que trata, antes descubre fácilmente su puridad y llaneza, sin levantar el modo y la forma del decir, lo cual es del estilo tímido o hinchado; que sucede cuando alguno procura alzar las cosas humildes, y no las levanta*¹⁰⁴. (je souligne)

Le syntagme “*forma del decir*” pourrait être compris comme les caractéristiques syntaxiques, entendues ici comme l'ordre des mots dans la phrase¹⁰⁵, éloignées du style *tímido* assimilé à un emploi excessif de l'hyperbate.

¹⁰¹ Après avoir évoqué les critères du bon usage lexical, on restreindra ici volontairement l'analyse à la syntaxe, et en particulier à l'ordre des mots, bien que le bon usage chez les grands auteurs concerne aussi les aspects lexicaux et articulatoires.

¹⁰² Voir la note 91 de cet article.

¹⁰³ Le passage suivant du père Bouhours résume bien la critique formulée par les polémistes à l'encontre de l'obscurité née de l'hyperbate: « Comme l'on ne parle que pour se faire entendre, je voudrais que dans le discours il n'y eût jamais ambiguïté ni équivoque, que chaque mot d'une période fût si bien placé qu'on n'eût pas besoin d'interprète ni même de réflexion pour en comprendre le sens. Je m'imagine qu'une des choses qui contribuent davantage à la netteté du style est de suivre cet *ordre de la nature* que notre langue aime tant et qui est si conforme à la raison. », (je souligne) Dominique BOUHOURS, *Entretien, Doutes, Critique et Remarques du Père Bouhours sur la langue française*, Théodore ROSSET (éd.), Genève : Slatkine Reprints, 1968, p. 148.

¹⁰⁴ GARCILASO DE LA VEGA, *Obras de Garcilaso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera*, Antonio GALLEGO MORELL (éd.), Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1973, p. 361.

¹⁰⁵ Nous entendons ici la syntaxe comme branche de la linguistique qui s'occupe à la fois de la structure profonde de la phrase (relations de dépendance entre les éléments linguistiques, fonctions grammaticales) et de l'ordre des mots. On pourrait discuter l'inclusion de ce dernier point dans la syntaxe.

Ces qualificatifs de « coulant », « naturel », « doux », « non heurté », ne pourraient donc pas s'appliquer à l'ordre des mots gongorin et ses fréquentes ruptures de construction selon ses détracteurs. Il y a rupture de construction (que l'on désigne comme anacoluthes) dès lors que l'on a une situation où deux constructions incompatibles semblent se télescoper : soit une proposition antécédente, restée en suspens, est reprise sous une forme nouvelle et non symétrique (*anapodoton*), soit elle est abandonnée au profit d'une construction radicalement différente (*anantapodoton*)¹⁰⁶. Or, de pareils cas sont très rares chez Góngora. Selon Nadine Ly, il n'y aurait chez Góngora qu'« illusions d'anacoluthes », celles-ci étant en fait les signes d'une hypergrammaticalité, une conscience des fonctions distinctes que peut prendre *que* en espagnol (relatif et conjonction), réuni par « synapse morphologique » en un seul morphème¹⁰⁷.

Les ennemis de Góngora ne s'embarrassent pas de ces distinctions et traitent indistinctement ruptures syntaxiques et ordre des mots bouleversé (ce qu'ils nomment *transposiciones*). Ces deux reproches sont regroupés sous la métaphore de la « violence » faite à la langue. Le terme « violence » et ses dérivés lexicaux (*violentar*, *violento*, *violentamente*) apparaissent ainsi 14 fois chez Jáuregui en référence à l'hyperbate. L'idiolecte gongorin contrevient en ce sens aux « lois de l'idiome » :

Mas, huyendo de esta sencillez y estrechez, porfian en trasponer las palabras, torcer y marañar las frases de tal manera que, aniquilando toda gramática, derogando toda ley del idioma, atormentan con su dureza al más sufrido leyente (fol. 9v)¹⁰⁸.

L'indignation qu'étale l'auteur du *Discurso poético* face à cette langue malmenée est exprimée par la cadence *a maiore* (à partir de *aniquilando*) et l'emphase rythmique dans la précipitation des accents prosodiques (ici soulignés), qui passent de 4, 9 à 3, 7. C'est en effet dans l'ordre des mots que réside la *propriété* de la langue espagnole pour les puristes, c'est-à-dire à la fois le bon usage, et son esprit propre, sa personnalité¹⁰⁹. Comme l'écrit Mercedes

¹⁰⁶ Voir les rappels présents dans l'article de Nadine Ly. Nadine LY, « Anacoluthes et grammaire : la syntaxe du morphème *que* dans les *Soledades* de Góngora », in : Michel MONER et Jean-Pierre CLÉMENT (éd.), *Hommage des hispanistes français à Henry Bonneville*, Tours : Société des hispanistes français de l'enseignement supérieur, 1996, p. 301-330.

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético...*

¹⁰⁹ La langue est ainsi personnifiée dans plusieurs textes du XVII^e : dans l'extrait de la septième lettre de la *Filomena* où Lope développe l'analogie avec l'épouse légitime (F. LOPE DE VEGA, *op. cit.*, fol. 198r), dans les passages où l'on compare la langue affectée à une femme trop maquillée (F. FERNÁNDEZ DE CÓRDOBA, *op. cit.*, fol. 135r-135v), chez Jáuregui qui décrit comment celle-ci ne « peut souffrir » les infractions gongorines aux usages syntaxiques

Blanco, « la *syntaxe*, plus que le lexique, [...] est sentie comme le patrimoine inaliénable, le fond le plus propre de la langue »¹¹⁰ (je souligne).

L'impression de douceur est aussi mise à mal par l'utilisation d'épithètes oxymoriques, à l'encontre des épithètes rhétoriques garcilasiennes. L'épithète rhétorique donne une impression rassurante de coïncidence avec l'idéal, renforcée par l'emploi synthétique de l'adjectif (antéposé), alors que l'épithète oxymorique produit un sentiment d'étrangeté, comme dans le qualificatif *fiero* associé à *canto*¹¹¹ : si l'on doit le comprendre comme épithète à valeur de génitif (*el fiero canto* = *el canto de la fiera, del cíclope*), l'association incongrue du sème de la sauvagerie à celui de la musique étonne et déconcerte sans doute le lecteur du Siècle d'or, habitué à des associations rhétoriques du type « dulce canto »¹¹².

La conclusion (l'idiolecte gongorin n'est pas castillan) résulte de l'association désormais indéfectible du castillan au *propio*. Après l'internalisation des qualités extrinsèques de la langue, c'est l'insistance sur *le lien du propio*, désormais resémantisé comme beau, doux, clair, élégant, à *la patrie et à la nation*, qui permet de passer de la proposition (a) « le castillan est nécessairement élégant » à son contraire, (b) « ce qui n'est pas élégant n'est pas castillan ». On fait ainsi du poète qui ne respecte pas ces qualités essentielles une forme de traître à sa patrie.

On a ainsi vu les cooccurrences de *propio* avec *nativo, natural, original, patria*¹¹³. Ce lien du *propio* à la nation est aussi souligné dans l'épilogue de la dernière lettre de la *Filomena* où Lope regrette la voie déviante choisie par le poète :

ni hay verdad ni propiedad ni aumento de nuestra lengua, sino una odiosa invención para hacerla bárbara, mal imitada de quien solo pudo ser Lipsio de los poetas y veneración justa de su patria (fol. 201v)¹¹⁴.

et poétiques (J. DE JÁUREGUI, *Antídoto...*, « Mas en nuestra lengua no pueden sufrirse todos estos de vuestra merced, sobre los alegados », ici au sujet de la diérèse. Je souligne.)

¹¹⁰ Mercedes BLANCO, «Góngora et la querelle de l'hyperbate», *Bulletin hispanique*, 112-1, 2010, p. 169-217.

¹¹¹ « *Treguas al ejercicio sean robusto / ocio atento, silencio dulce, en cuanto / debajo escuchas de dosel agosto / del músico jayán el fiero canto* », L. DE GÓNGORA, *op.cit.*, p. 155.

¹¹² Comme dans les vers de la Seconde Églogue de Garcilaso : « *Qué's esto, Nemoroso, y qué cosa / puede ser tan sabrosa en otra parte / a mí como escucharte ? [...] Nuestro ganado pace, el viento espira, / Filomena sospira en dulce canto / y en amoroso llanto s'amancilla [...]* », GARCILASO DE LA VEGA, *Poesías castellanas completas*, Elias L. RIVERS (éd.), Madrid : Castalia, 1969, p. 170. Je souligne.

¹¹³ Voir la note 73 de cet article.

¹¹⁴ F. LOPE DE VEGA, *Epístolas de La Filomena...*

Dans cet épilogue indigné à sa lettre critique, Lope relie la *propiedad* à l'amélioration de la langue (*aumento de nuestra lengua*), entendue comme œuvre patriotique. Au contraire, l'allusion à l'idiolecte gongorin comme langue mêlée (*bárbara*), la tonalité épideictique avec l'emphase de l'épithète axiologique *odiosa*, et la subordonnée de but («*para hacerla bárbara*») suggère une intentionnalité maligne, une forme de « complot » contre la langue nationale. De plus, la louange associée à la comparaison à Lipse est à double tranchant, puisque Góngora comme Lipse seraient coupables d'avoir introduit une « langue nouvelle », galvaudée par leurs imitateurs, et mettant en danger la pureté de l'idiome¹¹⁵. Comme souvent chez Lope, la critique se déguise sous l'éloge feint.

Jáuregui utilise lui aussi ce lien de la *propiedad* à la notion de nation pour critiquer la langue gongorine. L'auteur décrit ainsi les nouveaux poètes comme “*en extremo dañosos a nuestra lengua y patria, introduciéndose en ella tal linaje de escritos y versos*” (fol. 2r)¹¹⁶. Le syntagme « *nuestra lengua y patria* » réapparaît plus loin, modifié en « *nuestra patria y lengua* », toujours au sujet des préjudices faits par les poètes imitateurs de Góngora à la langue espagnole¹¹⁷. La récurrence de l'association de la langue à la patrie, associée au martèlement du possessif, dessine, en plus d'une affectivité toute puriste dans l'attachement et dans l'identification au castillan¹¹⁸, la nécessité d'un soin apporté à la langue comme gage de préservation du patrimoine national et d'adhésion à la communauté.

En mettant à mal les « lois de l'idiome », Góngora s'oppose donc non seulement à la *propiedad* syntaxique (l'ordre des mots), mais à la *propiedad*-qualité parfaite et rêvée de la langue. En choisissant de remodeler la langue à telle point qu'elle puisse pour le lecteur ne plus ressembler à du castillan¹¹⁹, Góngora décide de s'éloigner volontairement de ce modèle rêvé

¹¹⁵ Voir la note 133 de Pedro Conde : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/gongora/1621_censura-lope/introduccion#note133 .

¹¹⁶ J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético...*

¹¹⁷ “*De tantos engaños y desórdenes se siguen ofensas graves a nuestra patria y lengua porque, presumiendo exornarla con buena copia de peregrinas galas, se introducen abusos y absurdos viciosísimos.*” (fol. 23v) (je souligne), J. DE JÁUREGUI, *Discurso poético*.

¹¹⁸ Jean-Claude Milner définit le purisme entre autres par un « amour de la langue » ou « désir de la langue » fondé sur une conception de la langue comme recueil précieux d'anomalies, d'exceptions, trésor fait de mille raretés. Milner identifie ainsi les puristes aux anomalistes, les « tenants de l'irreprésentable », contre les analogistes. Jean-Claude MILNER, *L'amour de la langue*, Paris : Éditions du Seuil, 1978, p. 34.

¹¹⁹ Comme dans l'interrogation hyperbolique de Faría y Sousa: “*Pues, ¿qué propiedad de lengua se puede hallar en un soneto donde se encuentran estas: «cerúleo, radiante, joven, lucífero, girante, apógrafos, candores, analogía, alucinante, armónico, deplorante, ceda, plectro, arminoso, bruma, concento, mesto, gémino, transmigración»?* ¿Qué le queda de español a semejante poesía? », je souligne, M. DE FARÍA Y SOUSA, *op. cit.* Il s'agit en fait

pour constituer un idiolecte¹²⁰. En effet, tout se passe comme si Góngora, dans le choix d'un lexique rare et étrange, de constructions démantelées (dans le cadre de l'hyperbate), d'adjectifs surprenants, ignorait cet idéal *commun* de la langue. L'auteur crée sa propre version du castillan, différente et éloignée de celle de ses contemporains. Ce faisant, il refonde la langue sur une base nouvelle¹²¹. C'est pour cette raison que se sont développées les multiples métaphores de

d'une liste hétérogène, rassemblant vocables effectivement utilisés par Góngora, d'autres employés par ses imitateurs, d'autres fruits de l'imagination satirique de Faria y Sousa. Si *cerúleo, joven, lucifero, candores, armónico, ceda, plectro, bruma, concento, gémino* sont bien employés par notre poète, mais pas du tout naturellement dans le cadre d'un seul sonnet, le CORDE ne donne aucun résultat pour *girante, apógrafos, alucinante, deplorante, arminoso*, malgré notre recherche par lemmes.

¹²⁰ “*Su vocabulario y su sintaxis integran un idiolecto, una « lengua » que se aparta sensiblemente del castellano medio literario de su tiempo.*”, Mercedes BLANCO, *Góngora o la invención de una lengua*, León : Universidad de León, 2012, p. 296.

¹²¹ Ses admirateurs, comme Vázquez Siruela et Espinosa Medrano, font de Góngora un fondateur, un précurseur : “*Habló, habló sin duda [...] no en la lengua castellana popular, sino en aquella forastera que dice Antonio y en que se preciaba de hablar Píndaro. Esta es la suma de sus alabanzas, advertir esta distinción, conocida de pocos entre los antiguos y, viva una lengua, concebir otra, formar su dialecto, dotarla de riquísimo patrimonio y dejarla en términos y jurisdicción distinta. Si tuvo ejemplo en los pasados, ¿quién le pondrá culpa por haber seguido sus huellas? Si no lo tuvo, tanto es más esclarecida su gloria, cuanto es la distancia de ser imitador a ser artífice* » (fol. 15v-16r) (je souligne), Martín VÁZQUEZ SIRUELA, *Discurso sobre el estilo de don Luis de Góngora y carácter legítimo de la poética*, María ZERARI (éd.), édition à venir. Espinosa Medrano répond à Jáuregui en reprenant sa métaphore des “lois de l’idiome”, dans un retournement faisant de Góngora non plus un transgresseur, mais un inventeur: « *Celoso de su observancia acusa a nuestro Góngora por transgresor de ellas. Pero, ¿quién no se reirá de ver acusado de ese crimen a quien, no contento con solo observar todas las de la poesía castellana, pero introducido en las clases griega y latina, descubrió nuevos preceptos a que regularse y solicitó leyes extrañas a que ceñirse?* », Juan DE ESPINOSA MEDRANO, *Apologético en favor de don Luis de Góngora*, Héctor RUIZ (éd.), édition en cours de publication.

la langue gongorine babélique, jargon mélangeant différents idiomes, à l'apparence étrange¹²² et déchiffrable seulement à l'aide d'un interprète ou d'un dictionnaire latin¹²³.

Adéquation des mots à la chose nommée, ensemble des caractéristiques linguistiques d'un idiome, bon usage, idiomatité, ce qui distingue une langue nationale des autres (dans sa singularité, sa « personnalité »), langue nationale elle-même, euphonie associée à la décence des signifiés et la pureté linguistique, idéal de la langue parfaite, la *propiedad* revêt donc de nombreux sens de l'Antiquité au XVII^e siècle. Le concept est au centre des critiques polémiques de la langue gongorine, jugée impure: à l'intersection de la linguistique et de la rhétorique, la *propiedad* se distinguait comme pivot idéal autorisant toutes les manipulations sémantiques, tous les glissements et tous les amalgames pour jeter l'opprobre sur un rival honni.

Les détracteurs de Góngora ont ainsi recours à différentes stratégies rhétoriques pour introduire l'idée malhonnête d'une impropriété de la langue du poète. Par un procédé que nous avons appelé l'« internalisation des qualités extrinsèques de la langue », les puristes tendent à confondre, plus ou moins volontairement et consciemment, les caractéristiques de la langue élégante (douceur, expressivité, etc.) avec la langue elle-même, dans l'essentialisation du castillan en langue parfaite, dotée naturellement de toutes les qualités rhétoriques du beau style. Après des remarques sur les « impropriétés » gongorines, qui tiennent selon eux tant du lexique (æschrologie) que de la syntaxe (hyperbate¹²⁴), ils ont recours - de manière implicite - au

¹²² Ces métaphores de l'aliénation sont présentes notamment chez Lope, avec l'image de la langue nationale-épouse légitime du poète face à la langue étrangère-prostituée : « [...] *no es enriquecer la lengua dejar lo que ella tiene propio por lo extranjero, sino despreciar la propia mujer por la ramera hermosa* » (fol. 198r) (F. LOPE DE VEGA, *Epístolas de La Filomena*) et chez Faría y Sousa, dans la métaphore du poète de langue étrange comme bête de l'Apocalypse, hybride indéterminé, mi-espagnol mi-grec, mi-agneau mi-dragon : « *Y así, continuando lo comenzado, digo que no puede haber mayor desatino, ni principio más acomodado para mil impropiedades que escribiendo en Español, hablar en Griego. Veis un hombre, Español os parece. Veis sus escritos, parecen Griegos. Cuando lo considero, me acuerdo de cómo son parecidos estos a aquella visión del capítulo 13 del Apocalipsis, donde dice San Juan: «Vidi aliam bestiam ascendentem de terra, et habebat cornua duo similia Agni, et loquebatur sicut Drago». De suerte que son los tales como esta bestia que siendo Cordero tenía extrañas voces* », M. DE FARÍA Y SOUSA, *Noches claras...* Je souligne.

¹²³ «*Pero no ha de ser todo hipébaton, que será menester traer en la manga un intérprete que a los oyentes o lectores declare el sentido de lo que queremos decir*» (fol. 141v-142r), F. FERNÁNDEZ DE CÓRDOBA, *op. cit.*

¹²⁴ Il faut en fait distinguer ce qui est de l'ordre de la rupture de construction syntaxique, très rare chez Góngora, et le bouleversement de l'ordre habituel des mots dans la phrase (dont l'une

syllogisme selon lequel la langue castillane étant intrinsèquement *propia*, - prémisses frauduleuse fondée sur la manipulation sémantique de l'« internalisation » -, et la langue gongorine ne l'étant pas, celle-ci n'est pas représentative de la langue castillane, voire, par hyperbole, n'est pas espagnole. Cette exagération est appuyée par de nombreuses métaphores de la langue gongorine comme langue étrangère, et les fréquentes mentions de sa « dangerosité » pour la patrie.

Sources primaires

ARISTOTE, *Œuvres éthiques, politique, rhétorique, poétique, métaphysique*, Richard BODÉÛS (dir.), Paris : Gallimard, 2014.

BOUHOURS, Dominique, *Entretien, Doutes, Critique et Remarques du Père Bouhours sur la langue française*, Théodore ROSSET (1^{re} éd. 1908), Genève : Slatkine Reprints, 1968.

CICÉRON, *De l'orateur*, II, Edmond COURBAUD (trad.), Paris : Les Belles Lettres, 1966.

DE ALDRETE, Bernardo José, *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que hoy se usa en España* (1^{re} éd. 1606), Lidio Nieto JIMÉNEZ (éd.), Madrid : Consejo superior de investigaciones científicas, 1972.

DE COVARRUBIAS OROZCO, Sebastián, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Felipe MALDONADO (éd.), Madrid : Castalia, 1994.

DE ESPINOSA MEDRANO, Juan, *Apologético en favor de don Luis de Góngora*, Héctor RUIZ (éd.), édition en cours de publication.

DE FARÍA Y SOUSA, Manuel, *Noches claras* (1^{re} éd. 1624), Aude PLAGNARD (éd.), bientôt mise en ligne.

DE GÓNGORA, Luis, *Fábula de Polifemo y Galatea* (1^{re} éd. 1612), Jesús PONCE CÁRDENAS (éd.), Madrid : Cátedra, 2010.

DE JÁUREGUI, Juan, *Antídoto contra la pestilente poesía de las Soledades*, édition OBVIL à venir.

—, *Discurso poético*, Mercedes BLANCO (éd.), 2016, http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/gongora/1624_discurso-poetico/

des manifestations est l'hyperbate), sauf à considérer, comme nous le faisons ici, que l'ordre des mots est l'un des domaines qu'étudie la syntaxe.

DE LEÓN, fray Luis, *De los nombres de Cristo*, Javier SAN JOSÉ LERA (éd.), Barcelone : Galaxia Gutenberg : Centro para la Edición de Textos clásicos, 2008.

DE POZA, Andrés, *De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Españas, en que de paso se tocan algunas cosas de la Cantabria*, Imprimé à Bilbao par Mathias Mares, 1587.

DE QUEVEDO, Francisco, *España defendida de los tiempos de ahora y de las calumnias de los noveleros y sediciosos*, Victoriano RONCERO LÓPEZ (éd.), Pamplona, EUNSA, 2013.

DE QUEVEDO, Francisco, *Poesía completa*, II, José Manuel BLECUA (éd.), Madrid : Turner, 1995.

FAVRE DE VAUGELAS, Claude, *Remarques sur la langue françoise*, Zygmunt MARZYS (éd.), Genève : Droz, 2009.

FERNÁNDEZ DE CÓRDOBA, Francisco, *Parecer de don Francisco de Córdoba acerca de las Soledades, a instancia de su autor*, Muriel ELVIRA (éd.), 2015, http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/Góngora/1614_parecer/

GARCILASO DE LA VEGA, *Obras de Garcilaso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera*, Antonio GALLEGO MORELL (éd.), Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1973.

GARCILASO DE LA VEGA, *Poesías castellanas completas*, Elias L. RIVERS (éd.), Madrid : Castalia, 1969.

JIMÉNEZ PATÓN, Bartolomé, *Elocuencia española en arte* (1^{re} éd. 1604), Francisco J. MARTÍN (éd.), Barcelone : Puvill libros, 1993.

LIBURNIO, Niccolò, *Le occorrenze umane per Niccolò Liburnio composte*, Venise : Figliuoli di Aldo, 1546.

LOPE DE VEGA, Félix, *Epístolas de Diego de Colmenares y Lope de Vega (en La Circe)*, Pedro CONDE PARRADO (éd.), 2015, http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/gongora/1624_colmenares-contra-lope/

—, *Epístolas de La Filomena*, Pedro CONDE PARRADO (éd.), 2015: http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/Góngora/1621_censura-lope/.

QUINTILIEN, *Institution oratoire*, t. 1, Livre 1, Jean COUSIN (trad.), Paris : Les Belles Lettres, 1975.

RODRÍGUEZ DE MONTALVO, Garci, *Amadís de Gaula*, Juan Manuel CACHO BLECUA, Madrid : Cátedra, (1^{re} éd. 1987) 2012.

SUÁREZ DE FIGUEROA, Cristóbal, *El Pasajero*, Jonathan BRADBURY (éd.), édition à venir.

VARCHI, Benedetto, *L'Ercolano, dialogo di M. Benedetto Varchi, nel quale si ragiona delle lingue ed in particolare della toscana e della fiorentina*, Milan : Società tipografica de classici italiani, II, 1804.

VÁZQUEZ SIRUELA, Martín, *Discurso sobre el estilo de don Luis de Góngora y carácter legítimo de la poética*, María ZERARI (éd.), édition à venir.

Ouvrages critiques

ANDERSON, Benedict, *Imagined communities. Reflections on the origin and spread of nationalism*, Londres / New York : Verso, 2006.

BÉHAR, Roland, « Qu'est-ce qu'un terme « significatif » ? Du bon usage de l'épithète poétique au XVI^e siècle, entre Espagne, Italie et Allemagne », *Seizième siècle*, 12, 2016, p. 339-353.

BINOTTI, Lucia, *La teoría del "castellano primitivo". Nacionalismo y reflexión lingüística en el Renacimiento español*, Münster : Nodus Publ, 1995.

BLANCO, Mercedes, "Góngora et la querelle de l'hyperbate", *Bulletin hispanique*, 112-1, 2010, p. 169-217.

BLANCO, Mercedes, *Góngora o la invención de una lengua*, León : Universidad de León, 2012.

BRIESEMEISTER, Dietrich, « Das Sprachbewußtsein in Spanien bis zum Erscheinen der Grammatik Nebrijas (1492) », *Iberoromanica*, 1, 1969, p. 35-55.

BUTIÑÁ, Julia, "La conciencia lingüística en las letras catalanas de la Edad Media. Del campo histórico y del filosófico a la ficción", in : Emma MARTINELL GIFRE et Mar CRUZ PIÑOL (éd.), *La conciencia lingüística en Europa. Testimonios de situaciones de convivencia de lenguas*, Barcelone : Promociones y Publicaciones Universitarias, 1996, p. 79-134.

CARRERAS, María et PINTO, Raffaele, “Los viajes a Extremo Oriente de Juan de Pian del Carpine (1246-1247) y Guillermo de Rubruk (1253-1255)”, in : Emma MARTINELL GIFRE et Mar CRUZ PIÑOL (éd.), *La conciencia lingüística en Europa. Testimonios de situaciones de convivencia de lenguas*, Barcelone : Promociones y Publicaciones Universitarias, 1996, p. 141-151.

CARRERAS, María et PINTO, Raffaele, “Los viajes de italianos a Tierra Santa”, in : Emma MARTINELL GIFRE et Mar CRUZ PIÑOL (éd.), *La conciencia lingüística en Europa. Testimonios de situaciones de convivencia de lenguas*, Barcelone : Promociones y Publicaciones Universitarias, 1996, p. 152-160.

CIBOIS, Philippe, « Refonder l’enseignement du latin et du grec (2) : Heinz Wismann et le *De Vulgari Eloquentia* de Dante ». En ligne : https://enseignement-latin.hypotheses.org/4660#identifiant_0_4660.

DEMONET, Marie-Luce, *Les Voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance, 1480-1580*, Paris-Genève : Champion-Slatkine, 1992.

ESCOFIER, Brigitte, et PAGÈS, Jérôme, *Analyses factorielles simples et multiples. Cours et études de cas*, Paris : Dunod, 2016.

FUMAROLI, Marc, « L’apologétique de la langue française classique », *Rhetorica*, 2, 1984, p. 139-161.

HAUSMANN, Franz-Joseph, « Tout est idiomatique dans les langues », in : Michel MARTINS-BALTAR (éd.): *La locution entre langue et usages*, Fontenay/St. Cloud : ENS Éditions, 1997, p. 277-290.

JENNY, Laurent, « La langue, le même et l’autre », *Fabula-LhT*, 0, 2005. En ligne : <http://www.fabula.org/lht/0/jenny.html>

LAUNAY, Michel, « Trois questions sur l’apocope », in : *Bulletin hispanique*, t. 87, 3-4, 1985, p. 425-445.

LAUSBERG, Heinrich, *Manual de retórica literaria. Fundamentos de una ciencia de la literatura*, Madrid : Gredos, 1966.

LODARES, Juan Ramón, « Alfonso el Sabio y la lengua de Toledo (Un motivo político-jurídico en la promoción del castellano medieval) », *Revista de Filología Española*, 75, 1 / 2, 1995, p. 35-56.

LY, Nadine, « Anacoluthes et grammaire : la syntaxe du morphème *que* dans les *Soledades* de Góngora », in : Michel MONER et Jean-Pierre CLÉMENT (éd.), *Hommage des hispanistes français à Henry Bonneville*, Tours : Société des hispanistes français de l'enseignement supérieur, 1996, p. 301-330.

MADROÑAL, Abraham, “Sobre Jiménez Patón y el culteranismo a la luz de un texto inédito”, in : *Memoria de la palabra. Actas del VI Congreso de la Asociación Internacional Siglo de oro*, María Luisa LOBATO et Francisco DOMÍNGUEZ MATITO (éd.), Madrid : Iberoamericana, vol. 2, 2004, p. 1203-1216.

MEJRI, Salah, “Figement, collocation et combinatoire libre”, in : Jean-Claude ANSCOMBRE et Salah MEJRI (éd.), *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 63-77.

MEL'CUK, Igor, « Phrasèmes dans le dictionnaire », in : Jean-Claude ANSCOMBRE et Salah MEJRI (éd.), *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 41-61.

MILNER, Jean-Claude, *L'amour de la langue*, Paris : Éditions du Seuil, 1978.

MÜLLER, Didier, *Introduction à la théorie des graphes*, Cahiers de la Commission Romande de Mathématique, 2012, 6. En ligne : <https://www.apprendre-en-ligne.net/graphes/graphes.pdf>

PINCEMIN, Bénédicte, « Sémantique interprétative et textométrie – version abrégée », *Corpus*, 10, 2011, p. 259-269.

PINTO, Raffaele, “Lenguaje y territorio en las crónicas de viaje a Extremo Oriente”, in : Emma MARTINELL GIFRE et Mar CRUZ PIÑOL (éd.), *La conciencia lingüística en Europa. Testimonios de situaciones de convivencia de lenguas*, Barcelone : Promociones y Publicaciones Universitarias, 1996, p. 161-165.

RASTIER, François, « Doxa et sémantique de corpus », in : Georges-Elia SARFATI (dir.), *Langages*, « Discours et sens commun », Paris : Armand Colin, 2, 170, 2008, p. 54-68.

RASTIER, François, *Sémantique interprétative*, Paris : Presses universitaires de France, 2009.

RATINAUD, Pierre, et MARCHAND, Pascal, « Application de la méthode ALCESTE aux « gros » corpus et stabilité des « mondes lexicaux » : analyse du « CableGate » avec IRAMUTEQ », *Actes des JADT*, 2012.

REINERT, Max, « Une méthode de classification descendante hiérarchique : application à l'analyse lexicale par contexte », *Les cahiers de l'analyse des données*, 8, 2, 1983, p. 187-198.

ROSES, Joaquín, *Una poética de la oscuridad. La recepción de las « Soledades » en el siglo XVII*, Londres : Tamesis Books, 1992.

SALEM, André, et LEBART, Ludovic, *Statistique textuelle*, Paris : Dunod, 1994.

SIOUFFI, Gilles, et STEUCKARDT, Agnès (éd.), *Les linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, Bern, Berlin, Bruxelles : P. Lang, 2007.

TOLLIS, Francis, Lucia Binotti, *La teoría del « castellano primitivo ». Nacionalismo y reflexión lingüística en el Renacimiento español* [compte-rendu], in: *Histoire Épistémologie Langage*, t. 18, fascicule 2, 1996, p. 210-214.

TRUDEAU, Danielle, *Les inventeurs du bon usage (1529- 1647)*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1992.